



Gagnante du Prix d'Europe

Guylaine Flamand (photo ci-contre), pianiste de 25 ans, vient de remporter le Prix d'Europe 1992. Détail non négligeable... le prix est accompagné d'une bourse de 15 000 \$ offerte par le ministère des Affaires culturelles du Québec. Autres nouvelles en

Page B-7

Entre le kaki et le noir

À Jérusalem, l'uniforme est roi : celui du soldat et celui du religieux rabinique. On ne peut trouver dans aucune autre ville du monde une cohabitation aussi prégnante entre le kaki de l'armée et le noir de la religion, entre la mitraillette en bandoulière et le chapeau rituel, écrit Paul Warren, de retour d'Israël.

Page B-8

Les caprices du climat

Le réchauffement de la Terre n'est pas une nouveauté, malgré toute la publicité accordée au fameux effet de serre. Notre planète a déjà connu des périodes de grande chaleur qui ne se sont pas toutes produites en douceur. Le climat peut avoir de brusques soubresauts pour des raisons fort complexes.

Page B-5

Luna Park : une autre réussite !

Chaque création du théâtre Ubu semble donner à tout le monde l'occasion de sortir son dictionnaire de louanges. Robert Lévesque a retrouvé le sien et Marie-Michèle Cron, qui a regardé le spectacle avec ses yeux de critique d'arts visuels, n'a pu s'empêcher de faire de même...

Page B-3 et B-7



LES COOPS DE TRAVAIL À L'ÂGE DE LA MATURITÉ

La formule est bonne mais il faut y voir...

Guy Taillefer

ASSIS derrière son bureau dans un petit local en contre-plaqué, grand comme la main, Jean Fournier donne des signes d'enthousiasme. Qu'il tente tant bien que mal de contenir. Il n'est pas le genre d'homme à vendre la peau de l'ours avant d'avoir acquis l'absolue conviction de l'avoir tué.

Quand même, Jean Fournier s'enthousiasme un peu en ce petit matin pluvieux. Après avoir « travaillé dans l'pneu » toute sa vie pour le compte d'un autre, le voilà devenu son propre boss. Boss et employé, à vrai dire. Il a le meilleur — et le pire — des deux mondes. Avec une vingtaine d'ex-travailleurs d'une usine Uniroyal, il a fondé, il y a un peu plus d'un an, la coopérative de travail Scopcat. Le voici président directeur général. Et syndiqué CSN en plus.

Il est toujours « dans l'pneu ». Ces pneus, qui sont partout autour de lui : sur le plancher de l'usine, de toutes les grosseurs et de toutes les formes — découpés en lanières, plus ou moins longues, plus ou moins étroites ; en petits morceaux, en granule et, surtout, en poudrette. Autour de l'usine, qui dort dans la boue au fond d'une petite carrière à Laval, d'autres pneus, entiers ceux-là, par centaines, ou joliment taillés en longues bandes luisantes, attendent de passer au déchiqueteur.

Un peu plus et Jean Fournier et ses camarades en mangeraient. Un peu plus et Hollywood viendrait y tourner *La Revanche des pneus*, tellement il y en a. Tellement qu'il en refuse, qu'il faut le payer pour les prendre. Cinquante cents pièce.

Dans le film, Jean Fournier serait le bon et il en sortirait vainqueur. C'est pour ça que, de temps en temps, les traits de son visage trahissent des symptômes d'enthousiasme. Qu'après avoir *joiné* à gauche et à droite pendant six ans, qu'après avoir survécu d'assurance-chômage et de programmes d'aide à l'emploi (« J'ai jamais pu me résigner à me mettre sur le BS », la coopérative de travail qu'il a lancée en avril 1991 décolle enfin ; qu'après avoir dû tor-

dre le bras au gouvernement québécois pour obtenir du financement et que ce gouvernement ne jure plus maintenant que par elle, il en flotte discrètement d'allégresse.

Avec raison. Puisque la création de la Société coopérative ouvrière de production de caoutchouc (Scopcat, c'est bien pensé) n'est rien de moins qu'un extraordinaire exemple de détermination : en 1979, au terme d'une interminable grève, Uniroyal vend son usine d'Anjou à la compagnie américaine Servas qui, six ans et un incendie plus tard, décide de déménager ses activités en Ontario. Quarante-deux travailleurs sur le pavé. « Du jour au lendemain, ils nous ont dit 'Bye Bye les gars' ».

Une vingtaine d'entre eux, qui travaillaient ensemble depuis la fin des années 60, commencent alors à flirter avec l'idée de former une coopérative de travail, avec l'appui de la Confédération des syndicats nationaux (CSN), auprès de laquelle ils avaient toujours été syndiqués.

« La formule coopérative, c'est ce qui nous ressemblait le plus », dit M. Fournier. Ils ont mis au point une formule de financement (chaque travailleur a fait un investissement personnel de 7500 \$), ils ont identifié un site, obtenu les permis d'environnement, trouvé la technologie et vendu l'idée au gouvernement québécois, qui les aide financièrement par le biais de la Société de développement industrielle.

L'idée, le créneau, ils l'avaient identifié depuis le début : déchiqueter des pneus pour en faire une poudre utilisée dans la fabrication de différents biens de consommation, comme les tuiles et les plaquettes de freins. La technologie, ils l'ont dénichée chez la compagnie danoise Eldan, dont ils ont adapté pour les pneus les déchiqueteurs de métal, en les combinant à une technique américaine capable de transformer le caoutchouc en poudre. Une première mondiale, se plaît à dire M. Fournier.

Si bien qu'aujourd'hui, Scopcat a déchiqueté, en un an, un million et demi de pneus. En trois jours, ses machines peuvent produire jusqu'à 100 tonnes de poudre, vendue sur les



PHOTO JACQUES GRENIER

La coopérative de travail Scopcat, située à Laval, recycle des pneus à l'aide d'une technologie mise au point au Danemark. Refusant de perdre espoir, ses travailleurs ont décidé de mettre sur pied leur coopérative après avoir perdu leurs emplois d'une entreprise qui a décidé de s'installer en Ontario.

marchés canadien et américain à environ 500 \$ la tonne. Chiffre d'affaires : un million \$. Et ils ne font que commencer, l'entreprise ne fonctionnant pas encore à plein régime.

Pour le moment, tout roule comme sur des roulettes. L'entreprise est toute jeune. Entre la direction et les travailleurs, c'est encore la lune de miel. Le patron est employé et l'employé est patron, en une symbiose qui tranche sur les habituelles relations de travail. « En assemblée syndicale, j'ai mon chapeau de syndiqué », affirme M. Fournier. En assemblée générale, je le change pour mon chapeau de boss. » Comme si cela coulait de source.

Alors, à quoi bon un syndicat ? « Même chose que dans une entreprise traditionnelle : pour protéger les employés contre d'éventuels abus », répond le président du syndicat Mario Bernardino. « On commence, alors on se donne une *loose*. »

Mais rien n'exclut, dit-il, qu'un jour le conseil d'administration se durcisse, qu'il se mette à jouer le jeu du patronat classique et fasse fi des décisions de l'assemblée générale des travailleurs, qui conserve en principe le dernier mot sur tout ce qui touche à l'organisation du travail, l'embauche et les congédiements.

M. Bernardino ne saurait si bien dire. Car tout autre est le cas de l'imprimerie coopérative Harpell, située à Sainte-Anne-de-Bellevue, dans l'ouest de Montréal. L'antithèse de Scopcat. Fondée en 1945, elle est la plus vieille coopérative de travail au Québec. Et ses quelque 160 membres-travailleurs, à titre de syndiqués de la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ), viennent de signer leur première convention collective, au terme d'une lutte pour leur syndicalisation qui a commencé au début des années 80.

Quelle est la différence entre une

coopérative de travail et une entreprise conventionnelle ? « Bonne question », rétorque Pierre Laberge, trésorier et membre de la direction de Harpell, qui ne semble pas très bien savoir quoi répondre.

De différence, il n'y en a guère, s'il faut en croire le président du syndicat Raymond Legault. La création d'emplois n'est-elle pas, par définition, priorisée dans une coopérative de travail ? « Faites-moi rire ! », tranche-t-il. « Sur papier, ça devrait être l'harmonie, mais en réalité, c'est l'enfer. »

Les employés d'une dizaine seulement de coopératives de travail, sur les quelques 150 qui existent au Québec, sont syndiqués. Et la grande majorité d'entre eux le sont auprès de la CSN. Harpell constitue, au moins à ce titre, un cas d'exception.

La formule coopérative, prétend M. Legault, n'a aucunement em-

Voir page B-2 : Formule

L'ère Tricofil est bien terminée

Guy Taillefer

ON A TENDANCE à les confondre avec les pompiers, mais elles n'en sont pas. Il y a dix ou vingt ans, quand une entreprise se mettait à battre de l'aile ou que ses patrons décidaient de plier bagages et de rentrer aux États-Unis pour cause de profits anémiques, il arrivait souvent que sur ses cendres une petite coopérative de travail était mise sur pied.

Au début des années 80, il en naissait 300 par année. Mais une poignée seulement d'entre elles a survécu. Dans la foulée d'une profonde récession qui, par une curieuse distorsion des choses, a débouché sur une valorisation à outrance de l'entrepreneuriat individuel, c'est l'ensemble du mouvement coopératif québécois qui a eu peur d'y laisser sa peau. Mais il l'a sauvée, de justesse.

Les préjugés se sont enracinés : les travailleurs de ces coops de travail étaient considérés à l'époque — et le sont souvent encore — comme des missionnaires des causes populaires, plus idéologues que businessman, donnant contre des salaires symboliques de leur temps sans compter. Ils se mouraient de pain et d'eau fraîche. Les jours et les nuits qu'ils auraient dû consacrer à produire des biens et des services, ils les passaient en interminables assemblées générales à débattre des plus minuscules insignifiances, au nom de l'application démocratique des décisions.

Les temps ont changé, pour peu que les préjugés aient eu quelque chose à voir avec la réalité. Une petite visite dans l'une d'entre elles démontre que ces idées préconçues sont quotidiennement écorchées sur les planchers d'usine des coops de travail. Économiquement, elles continuent ici de constituer un phénomène assez marginal — alors qu'elles ont acquis depuis longtemps leurs lettres de noblesse en Europe. Mais

Voir page B-2 : Ère

Un sous-continent en perdition

Dans une Amérique latine à la dérive, un économiste chilien entrevoit quelque espoir

Clément Trudel

EN DIX ANS, l'Amérique latine a perdu 50 % de sa participation au commerce mondial. Cette part était de 5,6 % en 1986, puis de 3,1 % seulement en 1990 (2,1 % assurés par deux pays, Mexique et Brésil) pour se retrouver à 2,9 % en 1991. Ce serait peut-être suffisant pour parler d'un continent en perdition. La dette extérieure de l'Amérique latine est passée de 23 milliards \$ en 1970 à 223 milliards \$ (1980) puis à 430 milliards \$ en 1990. Toutefois, l'économiste Raul Bernal-Meza, qui vient de publier *Claves del Nuevo Orden Mundial* (Clefs du Nouvel ordre mondial) note que certains pays de ce coin du monde ont peut-être franchi « les premiers pas vers le salut », le Chili par exemple — dont 400 millions en capitaux sont investis en Argentine, ce qui aurait été impensable il y a dix ans. Le Chili pourrait aspirer, dans 20 ans, selon lui, à jouer un rôle semblable à celui que joue présentement la Corée du Sud. Ainsi, le régime du président Aylwin compte

investir 2300 millions \$ de 1991 à 1994 dans des ouvrages d'infrastructure comme les aéroports, les ports et les chemins de fer... et construira même trois hôpitaux.

Il est des situations plus graves : l'Argentine, par exemple, est un pays « totalement hypothéqué » au point qu'on se demande ce qui arrivera lorsque finira la ronde de privatisations (téléphones, chemins de fer, sidérurgie, etc) et comment Buenos Aires fera pour financer sa croissance. C'est là l'épée de Damoclès permanente dans un pays comme l'Argentine où, déplore le directeur du CERIAL (Centre d'études des relations internationales latino-américaines) de Mendoza, le débat public ne se fait pas sur ces enjeux. Durant 30 ans, l'Argentine aura à payer chaque année entre 1050 et 1350 millions \$ pour éponger sa dette de 31 milliards \$ contractée envers des banques privées. Ce qui implique en retour un emprunt de 3,1 milliards \$ auprès de la Banque Mondiale, du FMI et de la Banque Interaméricaine de Développement (BID).



Raul Bernal-Meza

Mais il y a en plus à prendre en compte une dette de 40 milliards \$ au FMI, à la BM, à l'Eximbank (japonaise) etc.

Pour l'Argentine donc, qui jamais n'a dépensé aussi peu pour l'éducation, les soins de santé, l'habitation et la recherche, il est à prévoir un déboursé annuel (service de la dette) de 2000 millions \$, alors que pour financer une croissance de 5 %, il lui faudrait prévoir consacrer 6 % de son PIB (4200 à 4500 millions \$ par an). Pour l'instant, l'État argentin se finance à même les privatisations qui lui rapportent en moyenne 1800 millions \$ par an ; les taxes lui rapportent environ 270 millions \$ chaque mois.

« Je dirais que l'Argentine s'engage dans une voie sans issue », dit cet universitaire chilien qui enseigne à la Faculté des sciences économiques de l'Université de Buenos Aires.

Il fait remarquer l'habileté de Carlos Menem, président argentin, qui a su attirer « tous les groupes de pouvoir » de son pays. Un contraste s'établit avec le sort de son prédéces-

seur, Raul Alfonsín, qui « pour moins de 10 % de ce qu'a fait Menem » comme programme de rigueur, s'est buté à trois grèves nationales. Il est vrai qu'Alfonsín avait su tour à tour s'aliéner les militaires, les syndicalistes, les partis, l'Église, les patrons... et la presse. Menem, lui, « a laissé se désarticuler le Parti justicialiste (péroniste) et a divisé la toute-puissante centrale syndicale CGT ».

M. Bernal-Meza est présentement invité à Paris et à Grenoble pour y donner des conférences sur le Cône Sud (Argentine, Brésil, Chili) et sur le MERCOSUR, association de libre-échange qui doit compter comme axe principal la liaison Brasília-Buenos Aires. Il y verra aussi des éditeurs intéressés à faire traduire *Claves*... oeuvre qui comporte la description d'un nouvel ordre mondial instable, de transition, dans cette ère du post-soviétisme. Un autre livre, en chantier, s'attachera de préférence à dégager des voies de solution pour l'Amérique latine.

Voir page B-2 : Sous-continent



CAHIER
SPÉCIAL

MUSÉE DE LA CIVILISATION *Le Saint Laurent*

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES

842-9645

Date de tombée le 12 juin 1992

PARUTION
le 20 juin
DANS
LE DEVOIR

Le Musée de la civilisation de Québec présente à compter du 23 juin une exposition sur le fleuve Saint Laurent à laquelle LE DEVOIR s'associe en publiant un cahier spécial.

Le Saint Laurent, attention fragile est une exposition qui veut faire connaître le fleuve et faire prendre conscience de la nécessité de le protéger. Le cahier du DEVOIR qui servira de document d'accompagnement à l'exposition présentera ce géant et son environnement naturel, humain, industriel. On y traitera des principales questions environnementales qui l'affectent et des mesures à prendre (ou déjà prises) pour assurer la conservation d'un milieu de vie de qualité pour ses habitants.

TÉLÉVISION

Rolande Allard-Lacerte

« Quand j'aime une fois... »

TUBE-pub-tube-clip-clap-rap-rock-fi ash-zap-fax-pop-pub... Les onomatopées le disent bien, vous voilà branché à MusiquePlus. Jour et nuit, cette chaîne de télé *non-stop* vous en met plein l'ouïe et la vue.

Des images étourdissantes, virevoltantes, planantes, causent des bourdonnements d'oreille et dilatation de pupilles, donnent le mal de mer et des vertiges à toute une génération qui ne tient pas en place et ne porte pas à terre.

MusiquePlus proposait à son remuant auditoire, en avril dernier, le « concert de la décennie ». Une vingtaine d'artistes du rock international, depuis Londres, ont présenté un méga-spectacle de sensibilisation au Sida. Accrochant son wagon à la grosse locomotive, la chaîne montréalaise avait profité de l'occasion pour lancer une sorte de téléthon instantané pour la Maison du Parc, centre d'hébergement pour les sidéens. « En cinq heures, dit Michelle LaBarre, on a recueilli 15 000 \$. — Sans faire pitié ? — Sans faire pitié, rétorque mon interlocutrice. Ladite somme a été versée à la Maison du Parc. Entièrement », précise-t-elle. Les bonnes initiatives se

propagent. Sous le titre *Urgence*, 28 artistes ont uni leurs voix et interprètent leurs succès — et ceux des autres — ; tous les profits seront versés aux organismes qui luttent contre le Sida, l'Institut Pasteur, entre autres.

Francis Cabrel a choisi d'interpréter la belle chanson de Richard Desjardins « Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours ». Un titre éloquent qui, en soi, est porteur de message. « Il le fait super bien », a confié l'auteur à Joël Le Bigot. « Ah ! si *Urgence* était un clip, regrette Michelle LaBarre, on lui ferait une grande place à MusiquePlus ».

Des chercheurs de l'Université d'Harvard prédisent qu'en l'an 2000 — c'est demain — plus de 25 millions de personnes souffriront du Sida et environ 20 millions d'autres seront séropositives. Même Cassandre reste sans voix.

★ ★ ★

P.S. — J'aime des fois mais pas toujours et surtout pas tout Desjardins. Parce que parfois, voisinant les fleurs, il y a du chiendent. La Mer(de) intérieure à l'endroit du « chien de Français » exploitateur du bon sauvage me reste sur le cœur. Comme si on n'avait pas



déjà assez de certaines gazettes fielleuses pour nous crier des noms. Crachez dans votre soupe poète, si ça vous chante, mais ne nous l'offrez pas. Auto-pollution rime avec auto-flagellation comme « gnoucho » avec chanson.

L'ultime frontière

Dans une ambiance quasi familiale, Casey House, une grande maison centenaire de Toronto, accueille des hommes et des femmes atteints du Sida. Là on entre pour mourir. Les malades se savent en phase terminale, ils ont renoncé à tout traitement, tout espoir et ne réclament plus que des soins palliatifs et beaucoup de chaleur

humaine pour les aider à passer la dernière frontière.

Les journalistes d'*Envoyé spécial* (TV5), ont visité Casey House, créée par June Callwood « la grande dame du journalisme canadien ». *La dernière demeure*, ouverte 24 heures sur 24, accueille non seulement les sidéens mais aussi leurs parents et amis. « C'est si bon de voir qu'on s'occupe de vous », dit un malade réconforté à l'idée de passer ses dernières semaines de vie dans un milieu paisible, chaleureux « loin de l'anonymat glacial des hôpitaux ».

Quand la veilleuse de la salle de séjour est allumée, tous savent qu'un des leurs s'en est allé pendant la nuit (il y a cinq à six morts par mois) si terrible pour les malades. L'un d'eux avoue beaucoup rêver, parfois des rêves agréables, d'autres fous ou effrayants : « J'ai rêvé à une Furie aux cheveux rouges qui courait après une benne à vidanges ». *Urgence*, toujours ce sentiment d'urgence.

Lucifère en personne

Lucifère elle-même, ré-incarnée en la personne de Julie Snyder, sévit deux fois par jour à Radio-Canada. La diablesse s'est jetée à l'eau — non

bénite — du fleuve le premier soir de *L'Enfer*, c'est nous autres. Message non subliminal : on est ici pour se mouiller.

La petite démonsse se démène, se dérate, s'éclate avec l'énergie... de l'espoir et de la jeunesse jumelés. On se croirait parfois à MusiquePlus tant ça virevolte dans ce démentiel carrousel-là.

En interview avec Catherine Deneuve, elle porte un sac (Steinberg ?) sur la tête : une robe à la Van Gogh, piquée de tournesols géants à l'encolure, pour rencontrer Nana Mouskouri et Michel Tremblay. « Attrice et emmanchures » sont les bébèles de la Diane Dufresne de l'animation culturelle. Ouf ! elle est ben ben énarvée. Comme si elle avait le feu quelque part.

À Snyder, Julie, dans son dictionnaire spécial, je lis : Née démonsse d'une rencontre fortuite entre un clip de MusiquePlus et un manège de la Ronde. Sa frimousse rappelle celle des héroïnes de la Comtesse de Ségur, à la fois Sophie (celle des malheurs), Camille, des Petites filles modèles mais le plus souvent le Bon petit diable. Très très pompée et essouffée, elle est une

bande dessinée ou animée à elle toute seule. Sa chance : travailler en tandem avec Stéphane Laporte, un formidable humoriste et exorciste ! qui usine concepts, idées, bons mots et trouvailles avec un bonheur de création évident.

Ce magazine estival contraste avec les précédents où, autour d'une piscine à l'eau dormante, à peine fripée par deux ou trois vilains petits canards, d'une simili-pelouse jonchée de parasols et de quelques fleurs chétives, des animateurs flanqués de baigneurs en maillots fluos donnaient tous la même heure sur tous les réseaux.

Elle est bien charmante et bien fine, Julie, n'empêche que Michel Désautels a dû prendre un coup de vieux en voyant vers où se dirige l'animation culturelle de l'avenir. Et Lise Payette, donc, qui se prépare à reprendre du service à l'antenne de Télé-Métropole.

Les futurs funambules du fil de la conversation, la relève de la relève, où se fauillent-ils en ce moment ? Je parierais qu'ils s'entraînent intensivement avec les casse-cou de la trampoline et acceptent l'ascèse du trapèze au Cirque du Soleil. Ayoye-clip-split-flash-splash !

Le Petit Larousse se fait de plus en plus québécois

Paule des Rivières

LE CINÉASTE Denys Arcand et les hommes d'affaires Armand Bombardier et Alphonse Desjardins ont fait leur entrée dans le Petit Larousse illustré de 1993, lancé hier à Montréal en première mondiale. Il s'agit d'une cuvée exceptionnelle qui rend compte des derniers changements en Europe de l'Est et dans l'ex-Union soviétique.

« Nous avons fait cela très vite », souligne la directrice du département édition langue française de Larousse à Paris, Mme Claude Kannas. Nous avons rajouté une cinquantaine de pages, préparé de nouvelles maquettes, de nouvelles cartes, changé les noms de certains pays ou villes, comme Leningrad. Les répercussions sont énormes.

Aussi, certains noms communs sont passés à l'histoire en quelque sorte, comme *glasnost* et *perestroïka* qui ont la mention « hist. » pour historique. Plus de 150 modifications ont été apportées à la partie « noms communs ». Des nouveaux mots mais aussi des nouveaux sens, des nouvelles expressions à partir de vieux mots ont été intégrés au volume.

De nouveaux québécoismes ont par ailleurs leurs lettres de noblesse. Ainsi, désormais, vous pouvez sans remords serrer vos vieux vêtements dans le fond du garde-robe. Vous pouvez également barrer la porte de la voiture. Et si vous organisez une fête, vous voudrez peut-être, lors du tirage, piger un nom dans le chapeau. Et oui, serrer, barrer et piger ont acquis de nouveaux sens cette année. Mais tout aussi intéressant sont les mots tirés de l'anglais ou carrément anglais — week-end, par exemple — que les Français utilisent et pour lesquels Larousse propose une alternative canadienne. « Au Canada, on dit *fin de semaine* », nous rappelle le Larousse. Cette pratique de suggérer l'expression canadienne fut lancée l'année dernière et Mme

Kannas s'en félicite aujourd'hui.

« Nous sommes en communication constante avec le Québec, notamment avec les Éditions françaises et l'Office de la langue française. La distance entre Paris et Québec est en train de disparaître », estime-t-elle.

Le Larousse est un dictionnaire usuel, beaucoup plus que le Petit Robert, qui est beaucoup plus circonspect lorsque vient le temps d'inclure de nouveaux mots. Chez Larousse, il faut que le citoyen qui puise dans le dictionnaire puisse y retrouver les mots qu'il entend à la télévision et dans la vie de tous les jours.

C'est ainsi qu'à la page 784 l'on retrouve le mot « pin's », que nous appelons ici épinglette. D'ailleurs, la recommandation officielle de Larousse est justement « épinglette ». On le voit, Larousse lutte contre les anglicismes particulièrement visibles ces temps-ci dans les médias en France. « Nous importons des modes américains sans avoir les termes français pour les nommer. Ainsi nous parlons de *talk-show* », note Mme Kannas.

Elle observe par ailleurs un certain progrès dans le secteur de l'informatique, que Larousse a signalé en faisant de « logiciel » et non plus de « software » le mot référence. Le lecteur qui cherche « software » est invité à aller chercher « logiciel ». Dans ce domaine de la francisation, l'Office de la langue française fait largement sa part.

Le Petit Larousse 1993, qui envahira nos librairies dès la fin du mois, ne sera disponible en France qu'à l'automne. Pour des raisons de marketing — notamment parce que les libraires québécois font leurs achats au printemps — il est lancé ici d'abord.

L'ouvrage comprend 58 700 noms communs, 125 000 sens et emplois, locutions et expressions, 25 500 noms propres, 285 cartes géographiques et historiques et 3600 illustrations, en couleurs depuis l'année dernière.

◆ Ère

elles ont maintenant surmonté les tiraillements idéologiques de leurs années d'adolescence pour devenir des adultes beaucoup plus pragmatiques. Pragmatique au point d'ailleurs où, dans leur fonctionnement interne, elles ressemblent à s'y méprendre à l'entreprise traditionnelle fondée sur le gain de capital.

Le mouvement coopératif, apparu au Québec à la fin du XIXe siècle, demeure largement méconnu et les coops de travail souffrent particulièrement de cette méconnaissance. Preuve en est, selon un grand sondage commandé par le Conseil de la coopération du Québec (CCQ) à l'occasion des états généraux qu'il tenait début mai à Saint-Hyacinthe, le fait que seulement 34 % des répondants affirment être membres d'un coopérative, alors qu'en réalité, deux Québécois sur trois sont membres d'une caisse pop. Dans l'imaginaire québécois, la coopération se réduit en effet au Mouvement Desjardins, à quelques compagnies d'assurances, aux coops étudiantes et d'habitation. Mais cette perception ne dit pas toute la vérité : il faut également compter sa présence dans les secteurs forestier (Boisaco) et agro-alimentaire (Yoplait, Agropur, Lactel). Et ce, depuis les années 30.

Dans la majorité des cas au Québec, les membres des coopératives sont leurs utilisateurs. Les coops de travail font bande à part, puisque ce sont ses travailleurs qui en sont membres et propriétaires. Les coopératives de travail — il y en a actuellement près de 150 — oeuvrent dans des domaines aussi diversifiés que les communications, l'imprimerie, le recyclage de pneus, le théâtre, la danse et le transport ambulancier.

Quelques chiffres : dans son ensemble, le mouvement coopératif, c'est 3300 entreprises employant 50 000 personnes auxquelles sont versées 1,1 milliard \$ en salaires. Il est le plus important employeur non gouvernemental au Québec. Bien entendu, le Mouvement Desjardins prend la part du lion.

Disciple de la première heure, le président de la Fédération québécoise des coopératives de travail et secrétaire du CCQ, M. Richard Messier, croit le terrain favorable par les

temps qui courent à une poussée de croissance du coopératisme en milieu de travail, qui produit présentement quelque 100 millions \$ en salaires à 5000 membres-travailleurs et représente annuellement 255 millions \$ en chiffre d'affaires.

Passons rapidement sur le douloureux échec de Tricofil, qui n'a du reste jamais détenu officiellement, insiste M. Messier, le statut de coopérative, mais que les coops de travail continuent de traiter comme un boulet quand vient le temps pour elles d'aller frapper aux portes des banquiers pour obtenir du financement (le sondage du CCQ fait ressortir à ce titre que les Québécois pensent que les coopératives sont généralement à la remorque de l'aide gouvernementale). Passons aussi sur la défunte mutuelle d'assurances Les Coopérants, qui, selon M. Messier, existerait encore si seulement elle avait résisté à la tentation d'établir des liaisons extra-coopératives.

Retour à des valeurs plus communautaires, chute de certains géants industriels : la mode n'est plus à la création tous azimuts de nouvelles entreprises, analyse M. Messier, selon lequel « le mouvement coopératif porté en lui-même les garanties de sa longévité », puisqu'il est fondé sur la création d'emplois, et non sur le gain de capital. « Il se crée trois fois plus d'emplois par dollar investi dans une coopérative de travail que dans une entreprise conventionnelle. » Le taux de survie des coops de travail après un an d'existence est de 80 %.

Ce qui ne veut pas dire que les coops de travail sont allergiques à la notion de profit. Bien au contraire. Sauf que ces profits, plutôt que d'être rendus à des actionnaires, sont réinvestis dans l'entreprise ou retournés à la fin de l'année à ses travailleurs-propriétaires sous forme de salaires non-versés. Administrativement, une coopérative de travail fonctionne largement comme une entreprise traditionnelle, à cette très importante différence près que son conseil d'administration est nommé par l'assemblée générale des travailleurs et qu'il a des comptes à lui rendre sur la gestion de l'usine. D'où une plus grande « responsabilisation » des travailleurs de coops, un mot qu'ont sou-

vent à la bouche les penseurs de la coopération.

Voilà pour la théorie. Dans les faits, les choses ne se passent pas toujours de façon aussi idyllique. À témoin, le cas de l'imprimerie coopérative Harpell, située à Saint-Anne-de-Bellevue, dans l'ouest de Montréal (Voir autre texte). Mais il s'agirait, dit-on, d'un cas d'espèce.

À Québec, la Société de développement des coopératives (SDC), qui fait partie de la Société de développement industriel (SDI), finance jusqu'à 50 % des projets coopératifs, généralement sous forme de garanties de prêt. Le prêt est remboursé sur dix ans en effectuant des ponctions de 5 à 10 % sur les salaires des travailleurs, qui déboursent par ailleurs entre 500 \$ et 7500 \$ pour devenir membres de leur coopérative de travail. L'aventure n'est donc pas sans risque : bien des travailleurs se voient forcés de contracter des prêts personnels pour « financer » la création de leur emploi.

M. Messier déplore que le gouvernement québécois ne fasse pas davantage la promotion du mouvement coopératif. « La coopération est trop souvent perçue comme une bouée de sauvetage, pas assez comme un outil de développement économique. » Mais il admet du même souffle que les coopératives se connaissent très mal, chacune d'entre elles ayant tendance à travailler isolément. D'où la ferme intention de la fédération dont il fait partie — le président du CCQ et du Mouvement Desjardins, Claude Béland, en est également un enthousiaste tenant — de promouvoir la mise sur pied de « centres de mailage » et de politiques d'achat coopératif, destinés à aider les coops de travail à raffermir leurs assises économiques en développant des réseaux intégrés de collaboration.

Une autre formule prometteuse, qui emballe M. Messier, est celle des coopératives de travailleurs-actionnaires. Une formule qui n'existe que depuis deux ans, consistant pour les travailleurs à acheter jusqu'à 40 % des actions d'une entreprise conventionnelle en vue d'en prendre éventuellement le contrôle. Quelque 25 projets de ce type sont actuellement sur le métier.

L'idée séduit d'autant plus M. Messier qu'elle vise tout particulière-

ment à assurer la survie, sous forme coopérative, des entreprises familiales. L'initiative, croit-il, pourrait donner des résultats magistraux, puisque seulement 5 % de ces entreprises survivent à leur deuxième génération de propriétaires. Des pompiers, les coops de travail ? Oui, peut-être encore un peu.

◆ Formule

peché Harpell de prendre des décisions arbitraires. « Il y a des gens qui sont partis depuis cinq ans et qui n'ont pas encore touché les ristournes que la compagnie leur doit. La direction ne se gêne pas du tout pour tasser un vieux employé et le remplacer par un plus jeune. »

La clé de la « responsabilisation » des travailleurs-membres d'une coop de travail tient à leur niveau de connaissance des mécanismes de gestion de l'entreprise. « Chez Harpell, les gens sont maintenus dans l'ignorance », se plaint M. Legault. Avec le résultat que le pouvoir que détient en principe l'assemblée générale des travailleurs sur l'activité de l'entreprise s'est peu à peu effrité, au profit d'un conseil d'administration qui a cessé de consulter les membres et dont les membres ont cessé de réclamer des comptes.

◆ Sous-continent

De l'entrevue donnée par M. Bernal-Meza au DEVOIR avant son voyage à Paris, il ressort que le Mercosur, pensé par Alfonsín comme instrument susceptible de faire entrer dignement son pays dans le 21e siècle par le biais d'initiatives dans quatre secteurs névralgiques : informatique, aviation, biotechnologie, énergie nucléaire, n'est plus ce qu'il était. Avec Menem — dont le vis-à-vis brésilien est Collor de Mello, lui aussi conservateur — le Mercosur a perdu sa vision stratégique qui lui aurait taillé une place dans le nouvel ordre international, note Raul Bernal-Meza. Il s'agit maintenant d'une affaire plus axée sur le commerce et sur les négociations éventuelles avec les États-Unis. Il y a eu abandon de deux points importants pour le 21e siècle, « la recherche et le contrôle des connaissances par le moyen de formation de ressources humaines ».

« Le vieux ordre mondial n'en finit pas de mourir et le nouvel ordre n'en finit pas de naître », dit-il en abordant l'ordre de transition dont on ne sait plus exactement quel sera l'élément régulateur. Historiquement, l'hégémonie militaire et stratégique allait de pair avec une hégémonie économique — comme pour la Grande-Bretagne au siècle dernier qui pouvait diriger une économie-monde. Les États-Unis furent la puissance hégémonique incontestée après 1945, mais la situation actuelle est plus fluctuante. L'hégémonie financière est japonaise, tandis que trois pays — États-Unis, Japon et Allemagne — se partagent la suprématie économique.

« Depuis 1985, le Japon finance l'hégémonie américaine, mais il y a lieu de se demander pour combien de temps encore il consentira à jouer ce rôle que l'Allemagne a cessé d'exercer ». La dette actuelle des Américains envers le Japon est de 700 milliards — et la dette publique des USA est de 2,1 trillions. Si les États-Unis décidaient, par exemple, de dévaluer leur dollar, les pays latino-américains auraient un espoir de salut.

C'est une opinion que ne semble pas toutefois partager, dans *Le Monde Diplomatique*, Georges Corm qui parle des « habits neufs de la domination néocoloniale » consécutive à cette Guerre du Golfe qui connaîtrait des lendemains favorables au jingle dominant américain.

À court terme, en Amérique latine, la situation est difficile, concède Bernal-Meza. On y recensait en 1980 un proportion de 39 % de pauvres ; le taux de pauvreté est, en 1992, de 45 %. L'on peut dire que « dans les années 80, dans les faits, le continent n'a pas connu de croissance ». La situation des pays en développement est « complexe et difficile », tient à préciser l'économiste en introduction à *Clefs du nouvel ordre mondial*. Des changements encore trop récents bouleversent la donne ; les nouveaux thèmes à l'ordre du jour international lui font exprimer un espoir modéré : que la crise actuelle autour du « modèle de développement » puisse résoudre les dilemmes qu'il décrit.

Un festival international de théâtre à votre porte

PASSION «FAST-FOOD», QUÉBEC

DE SEPT AUTEURS QUÉBÉCOIS

THÉÂTRE NIVEAU PARKING

9, 10 ET 11 JUIN À 21H00

THÉÂTRE DE LA BORDÉE

19.00 \$ ET 16.25 \$

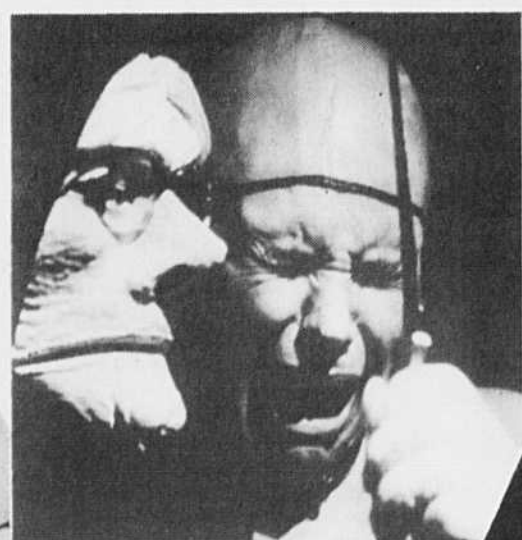
UN SPECTACLE PARTICIPATIF OÙ LE SPECTATEUR EST ROI !



CARREFOUR 92



3 au 14 juin - QUÉBEC



PREMIERE NORD-AMÉRICAIN

MANIPULATOR + UNDERDOG, ROYAUME DES PAYS-DAS

UNE CONCEPTION DE NEVILLE TRANTER

STUFFED PUPPET THEATRE

10 JUIN À 21H00, DU 11 AU 14 JUIN À 19H00

THÉÂTRE DU CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE QUÉBEC

19.00 \$ ET 16.25 \$

« UN THÉÂTRE DE CHOC RÉGÈLE DANS SES MOINDRES EFFETS », JOURNAL DE GENÈVE

ET PLUSIEURS AUTRES SPECTACLES, DU CINÉMA, DE LA VIDÉO, DES RENCONTRES PUBLIQUES, UN VOLET OFF.

Informations et réservations: Info-Carrefour (418) 692.6060

Billets en vente dans les réseaux BILLETECH et ADMISSION

LE DEVOIR

MAISON VICTORIA

Hydro-Québec

SRC

Ministère des Affaires culturelles

Canada

Communications Canada

québec

CULTURE ET SOCIÉTÉ

CINÉMA / chronique

Léolo vaincra-t-il la récession ?

Nathalie Petrowski

NE PAS ALLER attendre un cinéaste québécois à l'aéroport est une chose. Ne pas aller voir son film en salle en est une autre. Jean-Claude Lauzon en sait quelque chose, lui qui la semaine dernière seulement se plaignait de l'absence de fanfare, de tapis rouge et de comité d'accueil à sa descente de l'avion Paris-Montréal. Une pizza avec ça, Jean-Claude ?

L'enfant terrible du cinéma québécois piquera-t-il une autre crise de nerfs si jamais les foules ne se précipitent pas dans les huit salles où *Léolo* son dernier-né est présenté ? Les premiers chiffres sont pourtant prometteurs. *Léolo* a battu tous les records d'assistance du weekend, délogeant les troisièmes éditions de *Alien* et de *Lethal weapon* et comptabilisant des recettes d'environ 60 000 \$, les plus grosses recettes d'une fin de semaine de pluie et de bicyclettes mouillées. Le film le plus personnel de l'été et, paradoxalement le plus québécois aussi, semble bien engagé.

Reste que *Léolo* arrive à un moment particulièrement catastrophique dans l'histoire des salles de cinéma. Mêmes les gros canons américains subissent les contre-coups de la déflation. Il y a seulement un an, des films de type *Alien* ou *Lethal weapon*, non seulement fracassaient des records la première fin de semaine, mais monopolisaient les écrans et les foules pendant un ou deux bons mois. Or cette année, des films comme *Alien* font un gros tour de piste avant de se dégonfler au bout de la troisième semaine et de mourir la semaine suivante. Du côté des films québécois, la mort est souvent plus brutale comme en témoigne la vie malheureuse de *La postière* de Gilles Carle, film qui devait déplacer des montagnes et qui se solda par un demi-échec commercial. Idem pour *Le steak* de Pierre Falardeau et de Manon Leriche sur le boxeur Gaétan Hart et pour *L'automne sauvage*, le premier long métrage de Gabriel Pelletier qui resta à peine une semaine à l'affiche.

Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi. *Un zoo la nuit*, le premier film de Lauzon a fait des recettes de 1,2 millions et tenu une année complète en salle. *Jésus de Montréal* lancé à Montréal le jour-même où il était présenté à Cannes, totalisait des recettes de 87 423 \$ la première semaine avant d'aller chercher quelque 4 millions de recettes à travers le Canada, devenant par le fait-même le film qui a fait le plus d'entrées dans toute l'histoire du cinéma canadien, à l'exception de *Porky.Ding et Dong* de Alain Chartrand lancé sur 32 écrans au Québec, fit \$317,805 le premier

weekend et 467 974 \$, la première semaine, resta à l'affiche pendant de nombreux mois en accumulant les mauvaises critiques d'un côté et les millions de l'autre.

Pour l'instant *Léolo* attire autant les bonnes critiques que la curiosité des spectateurs. Il lui reste à gagner la plus dure épreuve, celle du temps, celle du bouche à oreille qui s'engage avec le premier lot de spectateurs qui en parlent avec l'enthousiasme nécessaire pour encourager leurs contemporains à aller voir le film à leur tour.

La réussite du bouche à oreille tient à la nature-même du film et à ce qu'il propose comme regard sur sa propre société. Contrairement au *Déclin* qui était une critique du milieu intellectuel et qui sut rallier le public de souche populaire, *Léolo* traite du milieu populaire avec le regard d'un intellectuel, renvoyant aux Québécois de souche populaire, une image qu'ils auraient tendance à rejeter. La nuance à apporter c'est que *Léolo* atteint un niveau de lyrisme visuel qu'aucun autre film québécois n'a jamais effleuré. Les scènes les plus sordides y sont décrites avec une richesse imaginaire et un onirisme rarement égalés de sorte que le phénomène d'identification souhaité risque de fonctionner en dépit du milieu social décrit.

Tout cela n'est évidemment l'hypothèse et spéculations. L'avenir seul nous dira quel sort l'histoire réservera à *Léolo*. Si l'avenir dure longtemps comme dirait Jacques Parizeau, Jean-Claude Lauzon pourra peut-être apprendre à se passer de tapis rouge, de fanfare et de comité d'accueil à sa descente d'avion.

L'eau chaude, l'eau froide part le bal, rue Saint-Laurent

S'IL FALLAIT qu'il se mette à pleuvoir jeudi soir rue Saint-Laurent, les organisateurs de la grande fête du cinéma n'en feraient peut-être pas grand cas puisqu'il inaugurerait leurs célébrations avec une sorte d'histoire d'eau à la québécoise, le classique d'André Forcier intitulé *L'eau chaude, l'eau froide*, présenté en plein air rue Saint-Laurent jeudi soir à 21h30 en face du Cinéma Parallèle. Cette projection donnera le coup d'envoi à dix jours de célébrations à la gloire du cinéma, célébrations dont la pièce de résistance est un marathon de cinéma qui commencera à minuit jeudi avec la projection de *Shadows* de John Cassavetes et se terminera dix jours plus tard avec la projection de *Léolo* à 8h15 du matin. Entre ces deux films, une centaine d'autres films défilent à train d'enfer. Pour de plus amples renseignements, il faudra consulter l'horaire des 100 ans du cinéma disponible au Cinéma Parallèle.



Michel-Ange est là !

Paule des Rivières

MICHEL-ANGE est arrivé au Musée des beaux-arts de Montréal. Une grande exposition qui s'ouvre vendredi lui est consacrée, qui a le mérite de présenter toutes les facettes de cet artiste exceptionnel et de le situer dans son époque en incluant les œuvres d'autres artistes de la Renaissance.

La statue antique, qui a exercé un profond attrait sur l'artiste, a également sa place.

Plus de 161 œuvres provenant de 51 collections d'Europe et d'Amérique constituent cette exposition, la première à occuper tout le troisième étage au Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée. Et le conservateur des maîtres de l'ancienne Europe au Musée, M. Didier Prioul, a eu l'heureuse idée de créer une ambiance «renaissante», en séparant les plafonds des murs avec des corniches, pour rendre les salles plus intimes.

Les quatre parties ou thèmes de l'exposition — *Les maîtres et les sources*, *Le sculpteur*, *La sculpture devenue peinture* et *L'architecture comme sculpture monumentale* — permettent de suivre l'évolution de l'artiste, de faire des liens entre les sculptures, les gravures et les dessins. Elles permettent aussi au visiteur de respirer, voire, de ne voir qu'une partie à la fois.

M. Prioul et le concepteur, M. Pietro Marani, conservateur à la Pinacothèque de Brera, estiment que l'exposition-Michel-Ange n'est pas une exposition facile. «Les gens doivent être préparés à accorder beaucoup d'attention aux œuvres», disait M. Marini hier, en conférence de presse. C'est tout le parcours artistique de la Renaissance qui défie sous nos yeux privilégiés. Car outre les 40 œuvres de Michel-Ange, de nombreux grands maîtres nous sont accessibles, Léonard de Vinci, Jean de Bo-

logne, Giovan Ambrogio Figino, Ghirlandaio Pollaiuolo, Verrochio.

Le célèbre *David* sera présenté sous forme de dessins, d'esquisses et de reproductions, les problèmes liés à la conservation de certaines œuvres rendant le voyage trop hasardeux. Et il est possible de saisir toute la genèse du *David* à travers les œuvres présentes à Montréal. Le Musée a également fait réaliser des hologrammes des chefs-d'œuvre inamovibles que sont *Piéta* et le *Moïse* de l'Église San Pietro in Vincoli à Rome. Mais l'exposition regorge de magistrales consolations, en incluant notamment des dessins et croquis des principaux projets de sculpture de Michel-Ange.

Il faut remarquer aussi la fresque de la villa Michelangelo, à Settignano, représentant une figure de Satyre, qui traduit l'apparition de volumes tridimensionnels dans la surface bidimensionnelle du dessin. Par-tout, dans les toutes les formes d'expression, ressort l'obsession de la sculpture.

Une section est consacrée à la restauration de la chapelle Sixtine car on sait que les récents travaux ont permis de retracer différentes techniques utilisées par Michel-Ange, notamment pour peindre la voûte. Grâce à la contribution des musées du Vatican, des éléments ont été réunis qui permettent de mesurer le génie scientifique de Michel-Ange.

M. Marini a conçu cette exposition spécialement pour le Musée des beaux-arts. Un magnifique catalogue la complète. Lexus, la division de voitures de luxe de Toyota, est le commanditaire principal de l'exposition. Une Lexus LS 400 «considérée par plusieurs comme une œuvre d'art», selon Toyota, sera présentée dans le hall d'accueil du Musée au cours de la semaine inaugurale de l'exposition, qui a cours jusqu'au 13 septembre.

Le grand art du masque sans masque

Luna-Park

Un spectacle-collage conçu et mis en scène par Denis Marleau. Scénographie de Pierre Granche. Musique de Jean Derome. Costumes de François Saint-Aubin. Éclairages de Guy Simard. Avec Danièle Panneton, Daphné Thompson, Carl Béchard, Pierre Chagnon, Pierre Lebeau et Germain Houde. Une production du Théâtre Ubu, présentée jusqu'au 28 juin à la salle multimédia du Musée d'art contemporain.

Robert Lévesque

EN 10 ANS et 12 spectacles, le Théâtre Ubu a connu la perfection à quelques reprises (*L'Oulipo-show*, *Merz-Opéra*, *Cantate grise*) et la barre est donc très haute chez ces athlètes du théâtre du verbe et de la forme. La troupe a ses fidèles, ses aficionados, ils sont peut-être 8 000 dans le grand Montréal, des milliers ailleurs en Europe où les acteurs d'Ubu ont porté la bonne parole de Queneau, de Schwitter, de Jarry, auprès de publics surpris et ravis. Cette troupe a la plus belle revue de presse qui soit...

Ubu, c'est du sûr. Du travail perfectionniste, solide; c'est la rencontre de la recherche et du plaisir sur une scène de théâtre, et Denis Marleau est l'apprenti-sorcier d'un théâtre de la déclamation, de l'accumulation, de la répétition, du collage, toutes formules devenues sous ses doigts, et avec ses acteurs prodigieux, quelques-uns des beaux-arts du vieux métier des saltimbanques.

Ce coup-ci, à l'enseigne de *Luna-Park*, avec la matière (textes, manifestes, piécettes, poèmes) des futuristes russes de 1913 qui avaient juré de tuer le théâtre réaliste et psychologique des vieilles barbes (sauf celle bien taillée du respecté Tchekhov), du temps fou du Théâtre de la Satire révolutionnaire de Maïakovski (qui se suicidera...), la troupe de Marleau est bien sûr dans ses éléments de prédilection, d'élection. Le prétexte ? L'inauguration du nouveau Musée d'art contemporain. Mais ont-ils besoin de prétextes ?

En 15 séquences, ou tableaux, la troupe de Marleau a choisi de faire un trajet dans les textes de Alexandre Blok (fort poème d'ouverture dit par Pierre Lebeau), de Kierkegaard à plusieurs reprises, puis de Maïakovski et de Kroutchouk, de manière à présenter un florilège, en quelque sorte, de l'avant-garde russe du début du siècle, avant-garde qui sera absorbée par la Révolution de

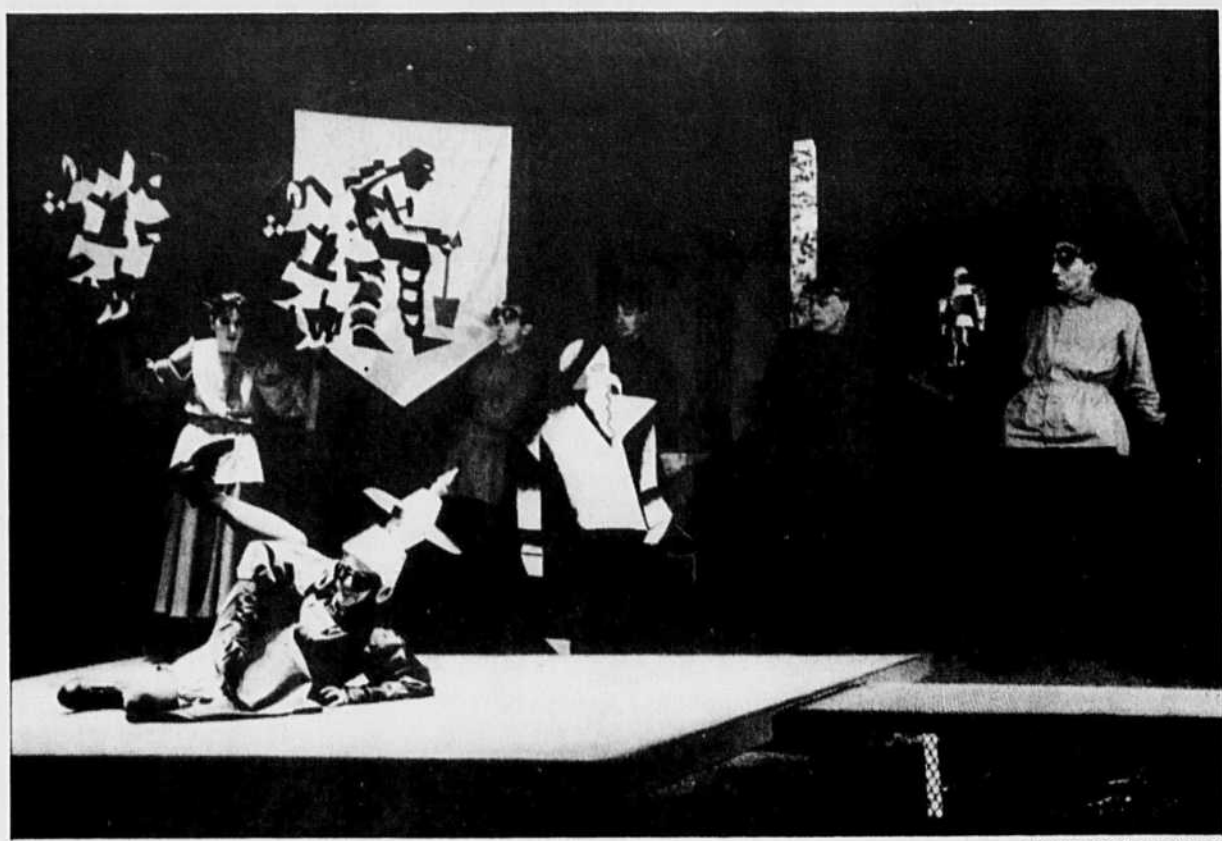


PHOTO JOSÉE LAMBERT

La joyeuse bande du théâtre Ubu dans Lunapark.

1917 et vite reléguée aux oubliettes de l'histoire.

On y reconnaît presque du Claude Gauvreau dans ces tirades en mots inventés, en langue nouvelle, comme l'auteur des *Oranges sont vertes* dans son langage «exploré» en imaginera dans les années 50 mont-réalisées, années aussi du besoin d'une révolution libératrice. Peut-être le groupe Ubu devrait-il songer à travailler Gauvreau...

En l'état, le spectacle *Luna-Park* décevra quand même un peu les aficionados d'Ubu. Est-ce le principe du collage systématique qui, à la longue, se dé-théatralise de lui-même. Il y a un effet de lassitude au suivi des séquences (dans leur choix ? leur ordre ?), et si parfois l'effet fonctionne, d'autre fois (comme dans ces fragments d'une pièce de Klebnikov sur un couple qui rajoint...) on perd un peu le rythme, on se questionne sur la pertinence, bref on piétine. Aurait-il été mieux de fouiller à fond une des pièces de ce théâtre, donnée en son entier, comme *La Victoire sur le soleil*, et faire œuvre d'archiviste ? Je ne crois pas... mais le collage a ses limites que la logique ne connaît pas. Dans une scénographie-sculpture

de Pierre Granche, belle enfilade de cadres en perspective d'éloignement, dans lesquels les acteurs vont apparaître et disparaître, où tombent des toiles reprenant l'univers cubiste et abstrait qui allait tuer le symbolisme (comme la phonétique allait tenter de tuer le sentiment), la troupe d'Ubu file donc dans la matière son grand bonhomme de chemin, parfois avec des éclats à faire mourir de rire une momie de l'ancienne Égypte, parfois avec des gravités morbides à nous faire rire tout autant. Mais le but d'Ubu n'est pas que de faire rire, même si les gueules de ces acteurs sont les plus fantastiques masques de carnaval qui soient...

Le but d'Ubu est d'illustrer, ici comme dans d'autres spectacles, un univers de la forme dans le sens et de la dérision dans le jeu, et ils sont là-dedans à nuls autres pareils. Ils sont les champions du théâtre abstrait, du théâtre de masque sans masques.

On connaît les fabuleux acteurs d'Ubu, comme Pierre Chagnon, Pierre Lebeau, Carl Béchard et Danièle Panneton. Ils sont extraordinaires, et on ne le dira jamais assez. Le

Lebeau et le Chagnon, lorsqu'ils sont ensemble, font un malheur. Pour ces deux-là, tout un théâtre serait à ré-écrire. Le mot «bête de scène» aurait pu être conçu par eux. Ils sont énormes, ahurissants, ils sont dans le génie de la démesure et de la bêtise assumée, ils sont des acteurs aussi remarquables que les Rufus, les anciens Harry Baur, les plus grands bouffons du théâtre. Peut-être est-ce un peu à cause de leur grandeur dans la grimace que ce *Luna-Park* semble s'arrêter de tourner en route. Lebeau et Chagnon dépassent tout.

La manière d'Ubu est tellement une affaire d'acteurs prodigieux, entre autres, qu'il est un peu dommage de voir les nouveaux venus comme Germain Houde et Daphné Thompson qui, forcément, détonnent, n'arrivent pas à atteindre le top niveau des autres. Il y a carrément erreur de distribution dans le cas de Houde. Ce comédien, par ailleurs remarquable, n'a pas cette générosité dans la bêtise, cette audace dans le gouffre, ce masque sans masques que possèdent à merveille Chagnon, Lebeau, Béchard, Panneton, ce grand quatuor d'histrions qui, dans *Luna-Park*, sauve la soirée.

Flamboyant André Laplante

Festival international de piano de Montréal

André Laplante (piano) et le Fine Arts Quartet: Tchaïkovski, *Chant d'automne* (octobre), extrait des *Saisons* op.37a no.10; *Rachmaninov*, *Prélude* op.23 no.1; *Etude-tableau* op.39 no.9; Tchaïkovski, *Quatuor* no.1 op.11; Dvorak, *Quintette pour piano et cordes* op.81.

Lundi 9 juin, Théâtre Maisonneuve

Carol Bergeron

ANDRÉ LAPLANTE amorçait la «série internationale» des récitals du Festival international de piano de Montréal en compagnie du Fine Arts Quartet des États-Unis. Mais au fait, pourquoi n'a-t-il pas voulu affronter seul le public de la Place des Arts ?

Depuis plusieurs années qu'il vit à New-York, Laplante semble compter les prestations qu'il donne dans son Québec natal, ce qui laisse croire qu'il préfère jouer ailleurs, là où l'on n'attend pas de lui qu'il soit toujours le meilleur. Imprévisible, il lui arrive cependant, ainsi qu'il le démontra

avec force lundi soir, d'atteindre la stature d'un authentique maître du clavier.

Ne regrettons pas trop vivement qu'il ait préféré se soustraire à un dialogue avec le public car musicien jusqu'au bout des doigts, il excelle en musique de chambre. En effet, ce répertoire lui permet de s'exprimer avec un naturel confondant; là où d'autres collègues jouent encore les solistes, il fait preuve d'une étonnante souplesse à s'intégrer. Aussi présent, mais aussi discret que nécessaire, il laisse à ses partenaires tout l'espace vital dont ils ont besoin.

Conçu de manière à culminer avec le *Quintette pour piano et cordes* op.81 de Antonin Dvorak, le programme commençait sans tapage, presque timidement, par ce *Chant d'automne* que Tchaïkovski a imprégné d'une intarissable mélancolie: Laplante en fit un long poème en insistant sur l'aspect douloureux de cet *Andante molto cantabile*. Le *Prélude en fa dièse mineur*, le second du cycle des 24 *Préludes* de Rachmaninov, s'inscrivait dans le prolongement de la pièce précédente — sans doute pour permettre de jouer en coup de

théâtre l'*Etude-tableau* op.39 no.9, cette marche qui puise sa vigueur à la veine virtuose.

Changement d'atmosphère, second coup de théâtre: là où le soliste aurait dû entreprendre une œuvre majeure du répertoire pianistique, le Fine Arts Quartet proposa une belle lecture du *Quatuor* op.11 de Tchaïkovski dont le second mouvement, marqué «andante cantabile», s'est depuis longtemps accroché à la mémoire des mélomanes. Démontrant une superbe homogénéité dans les trois premiers morceaux, le quatuor éprouva quelques difficultés à trouver l'unité de l'*Allegro giusto* final.

La qualité des interprètes établie, restait à les réunir, ce à quoi servit l'œuvre de Dvorak. Même si Laplante y pêcha parfois par excès de discrétion, il demeure que l'exécution se déroula sous le signe de l'efficacité: le lyrisme de la partition efficacement guidée par une trame rythmique souple mais rigoureuse — à faire regretter que les reprises (notamment dans le second mouvement) n'aient pas été toutes respectées.

J. d'Arc Jutras vaincue par le cancer

LA ROMANCIÈRE et militante féministe Jeanne d'Arc Jutras est décédée subitement des suites d'un cancer dimanche à l'Hôpital St-Luc à Montréal. Au cours de sa carrière consacrée à la défense pour les droits et libertés civiques des homosexuels, elle écrivit trois romans en plus de collaborer à diverses revues.

Née à Nicolet en 1927, elle commença son action féministe dans les années 70. Elle collabora entre autres à *La Berdache* où elle tint la «Chronique en zig zag». Elle trans-mit également son message par des lettres ouvertes dans différents quotidiens montréalais.

Sa carrière littéraire débuta véritablement avec la parution de *George*, en 1978, suivi de *Delira Cannelle* (1983) et de *Plaxie Pilon* (1988).

NOS CHOIX TÉLÉ

L'enfer c'est nous autres
Il paraît que Lucien Bouchard y sera, et on suppose que Julie Snyder tentera de lui en envoyer quelques-unes bien placées.
Radio-Canada 19 h

L'heure juste
Jean-Luc Mongrain reçoit Pierre Pé-ladeau qui parlera, semble-t-il, de son état maniaque-dépressif. Cela ne semble pas l'empêcher de faire fortune.
TVA 19 h 30

48 heures
Dan Rather se penche ce soir sur tout ce qui entoure la mémoire — son fonctionnement, les conseils pour l'améliorer, l'aide aux amnésiques. Également une entrevue avec le grand neurologue Oliver Sacks.
CBS 22 h

M-15 demande protection
Un film d'espionnage de Sydney Lumet très bien ficelé, adapté de John Le Carré, avec James Mason et Simone Signoret — la grande classe et la qualité à profusion.
Radio-Québec 22 h

— Paul Cauchon

AMERICAN EXPRESS Cartes présente

Festival ANDREW LLOYD WEBBER

CATS
Musique par Andrew Lloyd Webber
14 au 19 juillet
Salle Wilfrid Pelletier
Place des Arts
8 représentations!

EVITA
Musique par Andrew Lloyd Webber
11 au 16 août
Théâtre St-Denis
8 représentations!

THE MUSIC OF ANDREW LLOYD WEBBER
Pour la première fois à Montréal dans un même spectacle

THE PHANTOM OF THE OPERA
JESUS CHRIST SUPERSTAR
EVITA
CATS
et bien d'autres!

Par un orchestre de 37 musiciens, 12 interprètes et un chœur!

18 au 23 août
Salle Wilfrid Pelletier
Place des Arts
8 représentations!

Billets pour «Cats» et «The Music of Andrew Lloyd Webber» en vente aux guichets de la Place des Arts, à tous les comptoirs TicketMaster ou au 790-1111 / 842-2112 (+ frais de service).

Billets pour «Evita» en vente aux guichets du Théâtre St-Denis, à tous les comptoirs TicketMaster ou au 790-1111 (+ frais de service).

Pour obtenir des places de choix par l'entremise du service «Avant-Première» de American Express®, composez le 790-0300.

CKAC73AM

CULTURE ET SOCIÉTÉ

CINÉMA

ASTRE I: (849-3456) — *Lethal Weapon* 37 h 10, 9 h 30 II: *Split Second* 7 h 15, 9 h 10 III: *Far and Away* 7 h, 9 h 40 — **IV:** *Basic Instinct* 9 h 10 — *Deep Cover* 7 h

BERRI I: (849-3456) — *L'arme fatale* 3 h 15, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 25 II: *Grande classe* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 III: *Basic Instinct* 1 h 30, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 30 IV: *La fleur du mal* 21 h 45, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 30 V: *Beethoven* 1 h 30, 3 h 15 — *Urges* 5 h, 7 h 15, 9 h 30

BONAVENTURE I: (849-3456) — *Thunderheart* 7 h, 9 h 10 II: *My Cousin Vinny* 7 h 10, 9 h 20

BROSSARD I: (849-3456) — *La cité de la joie* 7 h, 9 h 30 II: *Alien* 37 h 05, 9 h 25 III: *Leola* 7 h, 9 h 30

CARREFOUR LAVAL 1: (849-3456) — *Grande classe* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 II: *La fleur du mal* 21 h 45, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 30 V: *Beethoven* 1 h 30, 3 h 15 — *Urges* 5 h, 7 h 15, 9 h 30

CENTRE EATON 1: Mit — *Rock'N Nonne* 12 h 30, 2 h 35, 4 h 45, 7 h, 9 h 15 — 2: *Lethal Weapon* 3 h 12 h 55, 3 h 55, 6 h 45, 9 h 30 3: *Encino Man* 12 h 55, 3 h 55, 6 h 45, 9 h 30 4: *L'homme d'Encino* 12 h 50, 3 h 50, 5 h 10, 7 h 25, 9 h 25 5: *Lucky Luke* 12 h 40, 2 h 45, 4 h 50, 6 h 55, 9 h 8: *Lethal Weapon* 3 h 12 h 35, 3 h 35, 9 h 15 — *Une sacrée famille* 7 h

CINÉMA ÉGYPTIEN 1: 1455 Peel, Mit (849-3456) — *Leola* 2 h, 7 h, 9 h 30 2: *Basic Instinct* 2 h 05, 7 h, 9 h 35 3: *Alien* 37 h, 7 h, 9 h 30

CINÉMA FESTIVAL: 35 Milton (849-7277)

CINÉMA JEAN-TALON: Mit — *The Hand that Rocks the Cradle* 7 h 10, 9 h 30

CINÉMA OMÉGA 1: — *Rock'N Nonne* 7 h 20, 9 h 30 2: *Lucky Luke* 7 h 15, 9 h 30 3: *L'homme d'Encino* 7 h 20, 9 h 30 4: *Une sacrée famille* 9 h — *Beethoven* 7 h

CINÉMA PARALLÈLE: 3682 boul. St-Laurent, Mit (843-6001) — *100 ans de cinéma impossible* (11 au 22 juin)

CINÉMA PARIS: Mit (875-7284) — *Black Robe* 3 h — *La femme Nikita* 5 h — *Beauty and the Beast* 7 h 15 — *The Inner Circle* 9 h 30

CINÉMA POINTE-CLAIRE 1: 6361 Trans-Canada (849-3456) — *Alien* 37 h 15, 9 h 40 2: *Howards End* 8 h — 3: *Split Second* 7 h 15, 9 h 10 4: *Far and Away* 7 h, 9 h 40 5: *Alien* 37 h, 9 h 30 6: *The Player* 7 h, 9 h 20

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE: (842-9768) — *The 39 Steps* 18 h 35 — *Cinéma d'animation* 20 h 35

CINÉMA QUÉBEC

CANARDIÈRE: (661-6575) — *Les somnambules* 19 h 30, 21 h 15

CINÉMA LIDO: — *Rock'N Nonne* 19 h, 21 h — *L'homme d'Encino* 19 h, 21 h — *Basic Instinct* 18 h 45, 21 h 05 — *L'arme fatale* 19 h, 21 h 10 — *La cité de la joie* 18 h 45, 21 h 10

LE CLAP: (650-CLAP) — *La belle noiseuse* mer. jeu. 11 h 30, 15 h 45, 20 h 10

GALERIES CAPITALE 1: (628-2455) — *Le co-départ* 6 h 45, 9 h 20 — *Rock'N Nonne* 7 h, 9 h 20 — *L'homme d'Encino* 7 h 10, 9 h 30 — *Lethal Weapon* 3 h 50, 9 h 30 — *Indochine* 6 h 10, 9 h 10 — *Indochine* 6 h 10, 9 h 10

PLACE CHAREST: (529-9745) — *L'arme fatale* 3 h 12 h 40, 15 h 30, 21 h 30 — *Alien* 37 h 30, 16 h 30, 19 h 25, 21 h 55 — *La grande classe* 14 h, 16 h 45, 19 h 15, 21 h 20 — *Far and Away* 13 h, 16 h 15, 19 h, 21 h 40 — *Les Blancs ne savent pas sauter* 13 h 40, 19 h 30 — *Coeur de tonnerre* 16 h 30, 21 h 50 — *La cité de la joie* 12 h 30, 15 h 40, 19 h, 21 h 40 — *Basic Instinct* 13 h 30, 16 h, 19 h 10, 21 h 45 — *Lucky Luke* 12 h 50, 15 h, 17 h, 19 h 30, 21 h 35

LE PARIS: (694-0891) —

PLACE QUÉBEC 1: (525-4524) — *L'homme d'Encino* 7 h 10, 9 h 20 — *Class Act* 7 h, 9 h 05

STE-FOY 1: (656-0592) — *Patriot Games* 7 h, 9 h 25 2: *Indochine* 8 h 3: *Lethal Weapon* 3 h 50, 9 h 20

CINÉMA V 1: 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Patriot Games* 6 h 30, 9 h 10 2: *Sister Act* 7 h, 9 h 25

CINÉPLEX I: (849-3456) — *Europa* 7 h, 9 h 15 — *Ferngully* 2 h 05, 3 h 45, 5 h 20 2: *White Men Can't Jump* 2 h 05, 7 h — *Being at Home with Claude* 4 h 25, 9 h 20 III: *Tous les matins du monde* 2 h, 4 h 30, 7 h 05, 9 h 25 IV: *Raise the Red Lantern* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30 V: *Beethoven* 2 h 10, 4 h 05 — *Les somnambules* 7 h 10, 9 h 10 VI: *Basic Instinct* 4 h 30, 7 h, 9 h 30 — *Scorchers* 2 h 10 VII: *Urges* 2 h 05, 4 h 25, 7 h 05, 9 h 25 VIII: *Alien* 37 h 05, 4 h 25, 7 h 05, 9 h 25 IX: *Les Blancs ne savent pas sauter* 2 h, 4 h 20, 7 h, 9 h 20

COMPLEXE DESJARDINS I: (849-3456) — *Ché de la joie* 1 h 30, 4 h 10, 7 h, 9 h 35 II: *Leola* 12 h 20, 2 h 40, 5 h, 7 h 20, 9 h 40 III: *The Player* 1 h 45, 4 h 20, 7 h, 9 h 30 IV: *Le retour de Howards End* 2 h 10, 5 h, 8 h 30

COMPLEXE GUY-FAYREAU / O.N.F.: 200 ouest Boul. René-Lévesque, Mit (283-8229) — *La conquête de l'Amérique* 19 h (du 2 au 10 juin)

CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRAPHIQUE: (849-3878) — *Mo' Better Blues* 20 h 30

CRÉMAZIE: (849-FILM) — *Le retour de Howards End* 8 h

DAUPHIN I: (849-3456) — *Leola* 7 h 10, 9 h 30 11: *The Player* 7 h, 9 h 20

CINÉMA DÉCARIE 1: (849-3456) — *Alien* 37 h 15, 9 h 20 II: *Far and Away* 7 h, 9 h 30

DORVAL I: (631-6586) — *Patriot Games* 6 h 30, 9 h 10 II: *Lethal Weapon* 3 h 50, 9 h 30 III: *Sister Act* 7 h 25, 9 h 35 IV: *Encino Man* 7 h 15, 9 h 30

DU PARC 1: (844-9470) — *Lethal Weapon* 3 h 50, 8 h 2: *Sister Act* 7 h, 9 h 3: *Encino Man* 7 h 10, 9 h 30

DU PLATEAU 1: (521-7870) — *Rock'N Nonne* 1 h 20, 3 h 20, 5 h 20, 7 h 20, 9 h 20 2: *L'homme d'Encino* 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE 1: — *Indochine* 6 h, 9 h 05 2: *Encino Man* 7 h 10, 9 h 30 3: *Class Act* 7 h 20, 9 h 40 4: *Patriot Games* 6 h 20, 9 h — 5: *Lethal Weapon* 3 h 30, 9 h 10 — 6: *Lethal Weapon* 37 h, 9 h 35 7: *Sister Act* 7 h, 9 h 15 8: *Meatballs* 47 h 05, 9 h 20

FAUBOURG STE-CATHERINE 1: (849-3456) — *Alien* 37 h 30, 4 h 7 h, 9 h 30 2: *Howards End* 2 h, 5 h, 8 h 4: *The Player* 2 h 15, 4 h 40, 7 h, 9 h 15

GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL: (498-0159) —

GREENFIELD I: (671-6129) — *Patriot Games* 6 h 25, 9 h 05 2: *Lethal Weapon* 3 h 20, 9 h 3: *Encino Man* 7 h, 9 h 05

IMAX: Vieux Port de Montréal (496-4629) — *Antarctica* version française: 10 h 30, 11 h 30, 13 h 20, 14 h 15, 15 h 10, 16 h 05, 17 h, 19 h 30, 20 h 30, version anglaise: 12 h 25, 18 h 30 — *Les Rolling Stones* 21 h 30 (jusqu'au 13 sept. tous les jours)

IMPERIAL: (288-7102) — *Patriot Games* 12 h, 2 h 15, 4 h 35, 7 h, 9 h 30

LAVAL: (688-7776) — 1: *Rock'N Nonne* 7 h 10, 9 h 30 2: *Patriot Games* 6 h 50, 9 h 20 3: *Sister Act* 7 h 20, 9 h 40 4: *Indochine* 6 h 10, 9 h 10 5: *Indochine* 6 h 10, 9 h 10 6: *Une sacrée famille* 9 h 20 — *Meatballs* 7 h 10 7: *Encino Man* 7 h 10, 9 h 20 8: *Lucky Luke* 7 h, 9 h 10 9: *Class Act* 7 h 20, 9 h 40 10: *L'homme d'Encino* 7 h 15, 9 h 25 11: *Lethal Weapon* 3 h 40, 9 h 20 12: *Lethal Weapon* 37 h, 9 h 40

LAVAL 2000 1: (849-3456) — *L'arme fatale* 37 h 20, 9 h 35 2: *Basic Instinct* 7 h, 9 h 25

LOEW'S I: (661-7437) — *Sister Act* 12 h 30, 2 h 45, 5 h 7 h 15, 9 h 30 II: *Where the Angels Fear to Tread* 1 h 30, 4 h, 6 h 30, 9 h III: *Keeper of the City* 1 h, 3 h, 5 h 05, 7 h 05, 9 h 15 IV: *Casablanca* 12 h 20, 2 h 35, 4 h 50, 7 h 05, 9 h 20 V: *Mediterraneo* 12 h 30, 2 h 40, 5 h, 7 h 10, 9 h 25

QUIMETOSCOPE: (525-6800) — Salle 1: *Being at Home with Claude* 19 h 15 — *Analyse fatale* 21 h — Salle 2: *Le cercle des intimes* 19 h — *La tête de Normande St-Onge* 21 h 30

OUTREMENT: (278-FILM) —

PALACE 1: — *Lethal Weapon* 3 h 12 h 15, 3 h 15, 6 h 15, 9 h 15 II: *Encino Man* 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 25, 9 h 35 III: *Wayne's World* 12 h 40, 2 h 50, 5 h

h, 7 h 25, 9 h 30 IV: *Meatballs* 4 h 12 h 50, 3 h, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 20 V: *The Waterdance* 12 h 30, 2 h 45, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 35 VI: *Class Act* 12 h 20, 2 h 25, 4 h 40, 7 h, 9 h 15

PARADIS I: (354-3110) — *Arrête ou ma mère va t'irer* 7 h — *Coeur de tonnerre* 7 h 05 — *Les nerfs à vif* 7 h 10 — *JFK* 8 h 45 — *Babe, le bambino* 9 h 20 — *Mon cousin Vinny* 9 h 30

PARISIEN I: (866-3856) — *Sale comme un ange* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h 20 II: *Les amants du Pontneuf* 1 h 10, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 10 III: *La vieille qui marchait dans la mer* 12 h 50, 3 h 50, 5 h 30, 7 h 20, 9 h 30 IV: *Indochine* 1 h, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 30 V: *La fleur du mal* 21 h 45, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 30 VI: *Indochine* 12 h 30, 3 h, 5 h, 8 h, 9 h 05 7: *Ashakara* 1 h 10, 3 h 15, 5 h 20, 7 h 25, 9 h 30

PLACE ALEXIS NIHON I: (849-3456) — *Far and Away* 1 h 30, 4 h 15, 7 h, 9 h 40 II: *Split Second* 1 h 50, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 III: *Deep Cover* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 15

PLACE LONGUEUIL 1: (849-3456) — *L'arme fatale* 37 h, 9 h 30 2: *Basic Instinct* 7 h 05, 9 h 35

PLAZA CÔTE DES NEIGES: (849-3456) — 1: *The Player* 7 h, 9 h 25 2: *Deep Cover* 7 h 30, 9 h 40 — 3: *Howards End* 8 h 4: *Basic Instinct* 7 h 05, 9 h 30 5: *Far and Away* 7 h, 9 h 35 — 6: *Alien* 37 h 15, 9 h 35 7: *Split Second* 7 h 10, 9 h 10

LE RIALTO: 5723 ave du Parc, Mit (274-3550) — *Let Him Have It* 7 h — *Until the End of the World* 9 h

VERSAILLES I: (353-7880) — *Patriot Games* 6 h 30, 9 h 10 II: *Rock'N Nonne* 7 h 10, 9 h 30 III: *L'homme d'Encino* 7 h 15, 9 h 25 IV: *Sister Act* 7 h 10, 9 h 30 V: *Lucky Luke* 7 h — *Encino Man* 9 h 10 VI: *Lethal Weapon* 3 h 45, 9 h 20

A SURVEILLER

Ce soir à 20 h, « Michel-Ange » par Michel Brunette, à l'Auditorium St-Albert-le-Grand les dominicains, 2715, chemin de la Côte-Ste-Catherine. Rens.: 332-4126.

La Société canadienne vous invite à ses rencontres mensuelles à la Maison de la Société, les mercredis 10 juin, 8 juillet et 5 août, de 19 h 30 à 21 h, au 5151, boul. de l'Assomption (près de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont). Confirm.: 255-5151, poste 70.

Venez fêter la fin de la saison d'activités 91-92 du Carrefour des femmes de Rosemont! Venez nous rejoindre le mercredi 10 juin à 11 h 30 pour un pique-nique, au 5095, 9e avenue, local 206. Rens.: 525-3138.

Un comité de coordination représentant 15 associations irlandaises de Montréal a pris en charge la composante irlandaise des célébrations du 350e anniversaire de Montréal. Sous la présidence de M. Leo Liam Delaney, originaire de Dublin et président de Kildare Caligo inc., les Fêtes irlandaises de Montréal présenteront un festival du 10 au 21 juin. Rens.: 735-7941.

Carrefour Canadian International offre une expérience d'échange interculturel par le biais de stages de travail bénévole de 2 à 6 mois dans plus de 30 pays en développement. La date limite d'inscription est le 28 août 92. Soirée d'information, le lundi 29 juin à 19 h au YMCA du 1450 rue Stanley, local 309. Rens.: 849-8474.

Concertation-Femmes, 2005 rue Victor-Doré, local 220 à Montréal, organise un week-end, les 12 et 13 juin, intitulé: « Se faire plaisir », animé par Raymonde Lévesque, à l'auberge La Soupière à St-Adolphe d'Howard. Mercredi 17 juin à 18 h 30, souper de clôture. Confirm.: 336-37330.

Ce soir à 19 h 30, l'Association gnostique d'études anthropologiques et culturelles de Montréal présente une conférence gratuite intitulée: « La compréhension et la dissolution de l'égo », au 4011 rue Parthenais. Rens.: 596-1201.

SUR SCÈNE

AGORA DE LA DANSE: 840 est Cherrier, Montréal (525-1500) — « Lorsque la nuit a trop de jours » oeuvres chorégraphiques de Lucie Charbonneau, Natalie Morin et Isabelle Poirier, du 10 au 13 juin à 20h30

LES BEAUX ESPRITS: 2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — Cadbury Brothers, les 10-11 juin à 20h30

BIDDLE'S JAZZ AND RIBS: 2060 rue Aylmer, Montréal (842-8656) — Le Quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. mar. 19h à 24h, mer. au ven. 17h30 à 22h — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence du mer. au ven. à compter de 22h, sam. à compter de 21h30 — Billy George, pianiste/chanteur, lun. mar. de 17h à 19h — Trio Billy George, sam. de 18h à 21h30 — Le trio de Bernard Primeau, les dim. de 18h30 à 24h.

BISTRO D'AUTREFOIS: 1229 St-Hubert, Montréal (842-2808) — Tous les mercredis, scène ouverte et auditions publiques

BOÎTE À CHANSONS LE PIERROT: 114 est St-Paul, Vieux-Montréal — Jules Lavioie et Michel Du-rocher, le 10 juin à 20h.

CAFÉ CAMPUS: 3315 chemin Reine-Marie, Montréal (735-1259) — Swinging Relatives, le 10 juin à 21h.

CAFÉ VOGUE: 4216 St-Laurent, Montréal (282-7525) — Tous les mercredis, Place Aux Poètes, animatrice Janou Saint-Denis, invités le 10 juin, Marie Delaval et Pierre Bourdon, à 21h.

CENTRE D'ESSAI DE L'UNIVERSITÉ DE

MONTRÉAL: 2332 boul. Edouard-Montpetit, Montréal (582-5643) — Spectacle annuel de l'Académie de danse flamenco Sonia Del Rio, les 11-12 juin

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PAS-TEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal (872-5338) — Festival international de piano de Montréal, du 10 au 13 juin: le 10 juin, cours d'interprétation, Roberto Bravo (Chili) à 9h30 et 14h — Conférence: Chopin, le pédagogue et l'interprète, Michel Dussault, pianiste, à 16h30

CHRIST CHURCH CATHEDRAL: Ste-Catherine/Université, Montréal (843-6577) — Récital d'été, The Fort Bend Boys' Choir, du Texas, chorale musicale classique et contemporaine, le 10 juin à 12h30

ESPACE LIBRE: 1945 rue Fullum, Montréal (521-4191) — Le Nouveau Théâtre Expérimental présente du théâtre au printemps: « Précis d'histoire générale du théâtre en 114 minutes » du 5 mai au 20 juin, mer. au sam. à 20h — Le Théâtre de l'Heure anime des ateliers de création avec les artistes de toutes disciplines, du 11 mai au 17 juin, lun. au mer. de 10h à 17h30 — Cabaret-Théâtre, du 15 mai au 20 juin, les ven. sam. à 24h.

GOETHE INSTITUT: Salle Norman McLaren, 418 est Sherbrooke, Montréal (499-0159) — Die Deutsche Studentenbühne présente « Loriots Kleine Heile Welt » en allemand, m. en s. Ida Schlereth, les 10-11 juin à 20h.

LE GRAND CAFÉ: 1720 St-Denis, Montréal — Alain Caron/Le Band, du 10 au 14 juin et du 17 au 20 juin à 22h.

IMAGES DU FUTUR: rue de la Commune, Montréal (849-1612) — Exposition internationale, Art Nouvelles Technologies et Communication, ouvert tous les jours du 15 mai au 20 sept. 92, de 10h à 23h, dim. jusqu'à 21h.

LE CIRQUE: 2112 St-Denis, Montréal (967-7658) — Snack'n Jazz tous les lun. et mar. à 21h. avec C. Pappasoff et L. Soulier.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6226) — Le Théâtre Ubu en coproduction avec le Musée d'art contemporain de Montréal présente « Luna-Park » du 3 au 29 juin, mer. au sam. à 20h, dim. à 16h.

NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE: 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — Salle Fred Barry: « Frankenstein » texte et m. en s. de Richard Gohier et Marc Labrèche, à compter du 29 avril à 20h30

SALLE WILFRID-PELLETIER: Place des arts, Montréal (842-2112) — La SOGAM présente le célèbre Ballet Kirov du Théâtre Maryinsky, du 10 au 13 juin à 20h.

THÉÂTRE BISCUIT: 221 ouest St-Paul, Vieux Montréal (845-7308) — « Opéra fou » spectacle de marionnettes, conception et m. en s. Vladimir Agor, à compter du 7 mars, sam. à 15h, dim. à 13h et 15h.

THÉÂTRE MAISONNEUVE: Place des arts, Montréal (842-2112) — La nouvelle création de Carbone 14, « Le Café des aveugles », conçue et m. en s. par Gilles Mahu, du 18 au 22 août à 20h30.

CENTRE CULTUREL DU LAC MASSON: 414 boul. Baron Louis-Empain, Ste-Marguerite (514-228-2513) — « Les amuse-gueules » du 23 juin au 6 sept., mar. au jeu. et sam. à 20h, ven. 21h30, dim. à 19h30

MANOIR LA LORRAINE: 450 Béthanie, Lachute (514-562-5256, Mit 476-1302) — « Les délires de Madame Foucart » du 23 juin au 29 août, mar. au sam. à 20h30

STUDIO-THÉÂTRE DA SILVA: 1155 Morel, Ste-Sophie (514-431-2373) — « Les grands chemins » adaptation de Denis Chouinard du roman de Jean Giono, du 27 juin au 29 août, jeu. au sam. à 20h30 — Spectacle de marionnettes pour enfants « Il était une fois » du 28 juin au 30 août, les dim. à 16h.

THÉÂTRE DE LA BUTTE: 2554 Montée, Val-Devid (519-322-3474) — « La Vie des Pirates », du 26 juin au 5 sept. du mar. au sam. — « Bouffe et trisson », du 26 juin au 5 sept. du mar. au sam.

THÉÂTRE DES CASCADES:

Le monde étrange des images virtuelles

1-Dix ans de sursis

Daniel Carrière

L'ANIMATION assistée par l'ordinateur offre une palette de couleur inépuisable à l'artiste, et remet radicalement en question les notions d'espace et de temps. Non seulement s'agit-il d'images obtenues le plus souvent sans l'aide d'une caméra, mais il suffit d'animer un camélu pour en faire voir de toutes les couleurs.

Maintenant, grâce à la technologie liée à la virtualité, il n'y a plus d'envers, ni d'endroit au décor ; de début, de milieu ou de fin au récit ; l'auteur, l'acteur et l'accessoire ne font plus qu'un.

Jusqu'ici, les résultats obtenus en animation d'images de synthèse démontrent que les infographistes ont réussi à créer l'illusion d'une grande souplesse pour représenter le mouvement. *Synthetic Face*, présenté au sixième Festival international du film par ordinateur de Montréal, réalisé dans un laboratoire japonais, est un exemple étonnant à cet égard. Plus près de nous, une compagnie montréalaise, Taarna, a développé un logiciel permettant d'animer un visage avec un réalisme étonnant. Mais l'effet ne descend pas, ou peu, sous les épaules. L'activité musculaire du tronc demeure un problème mathématique irrésolu — que semblent pourtant avoir percé les infographistes de Softimage, une autre compagnie montréalaise.

La « mémoire musculaire » dont parlait Norman McLaren donnerait toujours une longueur d'avance à l'animateur qui se tape au delà de 7 000 dessins, à la main, pour obtenir cinq minutes d'animation réussie. Mais pour combien de temps encore ?

« Dix ans », affirme Tom Williams, du studio d'animation Industrial Light & Magic, d'où sont issus les robots de *Terminator 2* — Oscar des meilleurs effets spéciaux, l'an dernier — de même que ceux des films *Hook* et *Star Trek 6*.

Nous l'avons interrogé sur les liens qui existent entre la virtualité et l'animation d'images de synthèse, et sur la possibilité que la technologie arrive un jour à nous livrer une image hyperréaliste du monde.

« Les mondes virtuels, dit-il,

créent de nouveaux univers, de nouvelles réalités et une nouvelle existence pour son utilisateur. Il peut s'y

exprimer de deux façons. La première consiste à créer des univers, la deuxième à y évoluer et à y jouer

un rôle. Dans le domaine des effets spéciaux, nous nous efforçons de créer des univers. L'aspect interactif

de la virtualité est très intéressant pour nous. Une bonne partie de notre travail porte sur les applications de

la virtualité au cinéma. Par exemple, il faut beaucoup de temps et des animateurs très spécialisés, à cause des logiciels, pour animer une scène. Il serait d'une grande utilité si des animateurs, ou des acteurs, ou des danseurs, pouvaient endosser des *datasuits* et laisser l'ordinateur enregistrer leur performance ».

« Nous croyons qu'il est possible d'utiliser la technologie de la virtualité pour animer une scène en temps réel, c'est-à-dire en dix secondes une scène qui se déroule en dix secondes. Ce qui se produit en temps réel est constitué d'erreurs humaines, de passion, de sentiments. Lorsque nous devons consacrer trop de temps à animer un mouvement qui ne dure que quelques secondes, l'effet naturel est absent ».

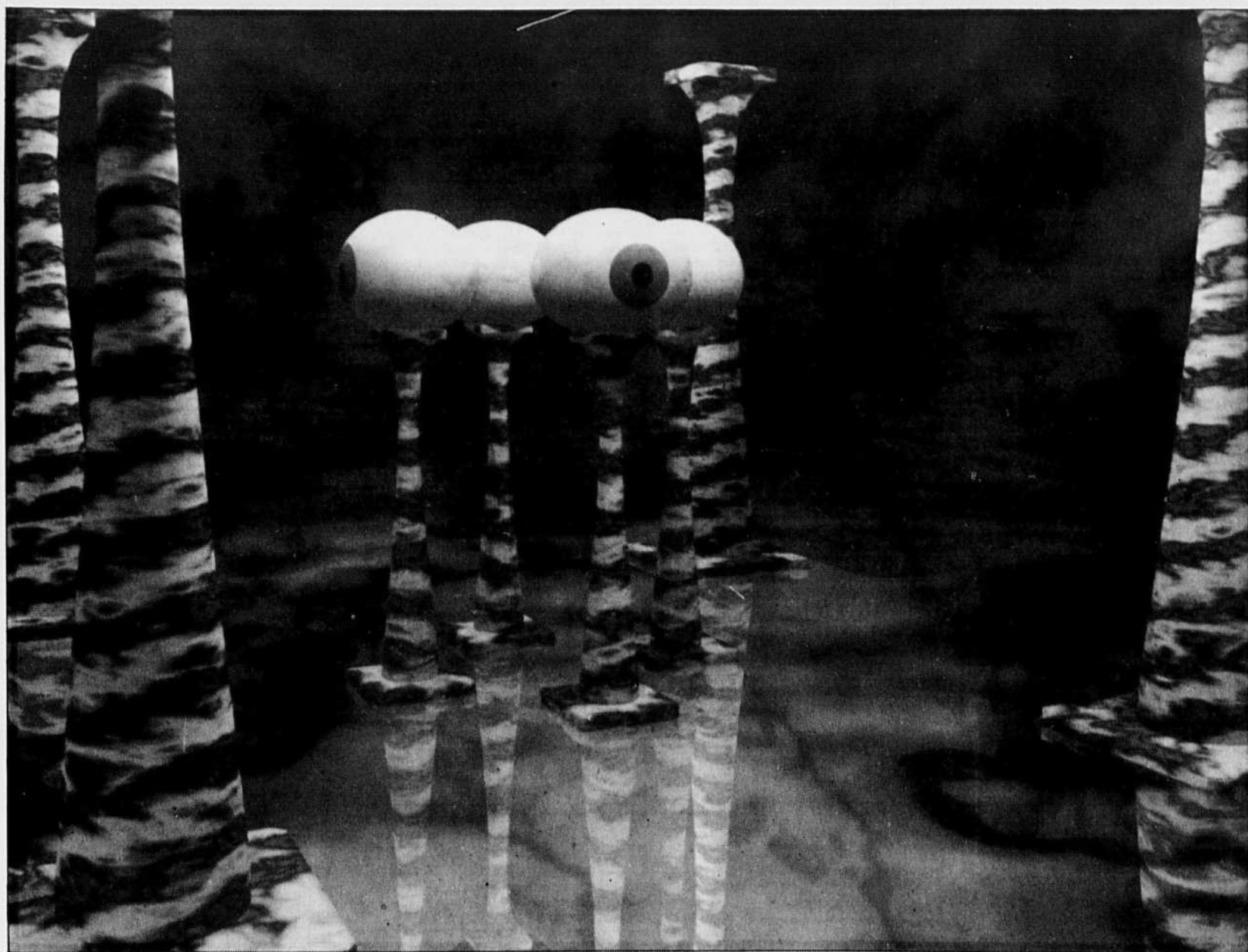
La création des mondes virtuels est liée à des technologies qui ne sont plus récentes, quoique à peine sortie des laboratoires : l'infographie et l'animation assistée de l'ordinateur. L'interactivité avec ces mondes, par ailleurs, recourt à une technologie toujours en développement : le *datasuit*, qui conduit la notion de corps en tant qu'interface jusqu'à son paroxysme, et qui fait place à un monde où « l'expérientialité » se substitue à l'interactivité.

Qu'en retirera l'utilisateur ?

« L'industrie du cinéma devrait changer complètement, explique Tom Williams. On investit beaucoup, à travers le monde, dans les projecteurs. Il n'y aura pas avant longtemps de « films virtuels », où le spectateur pourra agir au cœur de l'action. Nous produisons, maintenant, grâce à ces technologies, de meilleures images, plus réalistes, où le mouvement est le mieux représenté ».

Jusqu'où, alors, peut aller la virtualité dans le sens de l'hyper-réalisme. Où se situe la frontière entre la réalité et le moment où on ne la distingue plus de sa reproduction ?

« Bientôt, répond Tom Williams, nous pourrions produire des effets, choisis avec soin, où il ne sera pas possible de faire la différence, mais je ne crois pas qu'avant dix ans nous soyons capables de reproduire un environnement au complet qui soit réaliste ».



AUTEUR FRANÇOIS GIROUX

Quatre vues

Cette image infographique a été réalisée par François Giroux en 1990 avec le logiciel *Softimage*. On en a tiré une électrochromophotographie de 30 pouces sur 40 reproduite à dix exemplaires. Ce type d'image, tout en redéfinissant l'espace et le temps, pose une foule de questions intéressantes sur le « réel » et le « virtuel », tout en ouvrant des percées fascinantes pour les cinéastes et les vidéastes.

SCIENCE

LES CAPRICES DU CLIMAT

Le dernier réchauffement de la Terre a connu des épisodes très brutaux. À quoi devons-nous attendre ?

Yvonne Rebeyrol

Le Monde

« TROU » d'ozone, effet de serre et sécheresse prolongée aidant, le climat est devenu un des grands sujets à la mode. Certes, de tout temps, les hommes ont gémi sur les variations du climat qui, selon eux, faisaient froids les étés, doux les hivers, rares ou trop abondantes les pluies. Avec en commentaire : « On n'a jamais vu ça. Dans ma jeunesse, le temps était très différent » (sous-entendu « bien meilleur »). De tels propos témoignent de la confusion, classique dans le grand public, entre la variabilité annuelle ou pluriannuelle du « temps de tous les jours » (celui que tout le monde ressent en ayant trop froid, trop chaud ou en se faisant tromper par une forte averse) et les « vraies » variations du climat.

Les climats, en effet, représentent des moyennes calculées pour de longues périodes et ils ne sont jamais constants. Ils oscillent sans cesse autour d'un état... moyen. Quand survient un changement de climat, celui-ci se produit par variations insensibles et lentes qui sont masquées, à l'échelle d'une vie d'homme, par les caprices annuels ou pluriannuels du temps journalier et saisonnier.

Cela dit, il est indéniable qu'au cours des temps géologiques le climat a varié et parfois considérablement. Les trois derniers millions d'années ont été caractérisés par une alternance de périodes glaciaires, se prolongeant pendant quelque 80 000 ou 100 000 ans, et de périodes interglaciaires, durant moins de 20 000 ans. Étant entendu que chacune de ces grandes périodes n'a pas connu un climat froid ou chaud uniforme : elle a été une succession de poussées froides et de réchauffements, les unes et les autres étant de durée et d'intensité inégales.

Depuis une dizaine de milliers d'années, par exemple, nous vivons une période interglaciaire. Toutefois, entre 7300 et 2500 avant Jésus-Christ, le Sahara était parsemé de lacs, de marécages et de prairies suffisamment herbeuses pour nourrir des éléphants, des girafes et des bovidés dont les peintures rupestres nous ont

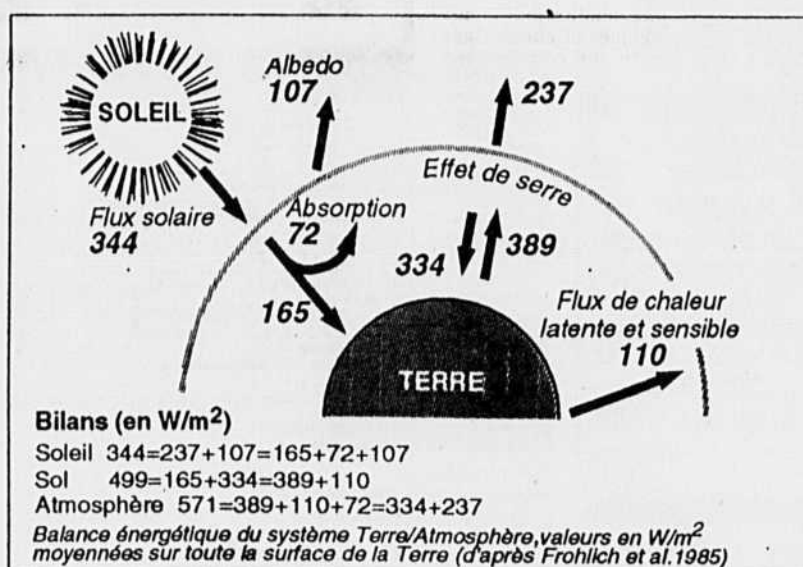
gardé les images. Et un peu partout dans le monde, en particulier en Europe occidentale, la période allant du seizième au dix-neuvième siècle est connue sous le nom très évocateur de « petit âge glaciaire ».

Les grandes variations climatiques n'affectent pas uniformément les différentes régions de la planète. Certes, pendant les périodes glaciaires, la température moyenne de la Terre devait être inférieure de 4° C à 5° C à ce qu'elle est aujourd'hui (15° C). Mais, quelle que soit la période, les températures des régions intertropicales variaient peu, même si, paradoxalement, elles étaient un peu plus fraîches pendant certains épisodes chauds. Alors que celles des régions de haute latitude baissaient d'une dizaine de degrés Celsius pendant les périodes glaciaires. Il y avait donc d'énormes disparités régionales, plus accentuées d'ailleurs sur les continents que dans les océans.

Le génie de Milankovitch

La première cause des variations du climat réside dans des facteurs astronomiques connus, calculables et prévisibles. L'excentricité de l'orbite terrestre, la position de la Terre sur celui-ci (ou précession des équinoxes) et l'inclinaison de l'axe de rotation de la Terre sur le plan de l'écliptique varient selon des périodes différentes dont les effets s'additionnent ou s'annulent pour modifier la quantité d'énergie solaire qui parvient sur chaque centimètre carré de la surface de notre planète.

Peu après la première guerre mondiale, Milutin Milankovitch (1879-1958), ingénieur, mathématicien, astronome serbe, fut le premier à calculer — sans ordinateur — les effets des facteurs astronomiques sur le climat. Mais sa théorie ne suscita que des ricanements... jusqu'à ce que, il y a une quinzaine d'années, André Berger, astronome de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve (1), refasse — sur de gros ordinateurs — les calculs : les facteurs astronomiques jouent effectivement un rôle déterminant dans l'alternance des périodes glaciaires et interglaciaires.



Est également importante la position relative des masses continentales. Étant entendu que ce facteur-là a joué au cours des âges géologiques anciens, mais n'a pas joué au cours des trois derniers millions d'années pendant lesquels les continents occupent actuellement. Ainsi est-il indispensable que les hautes latitudes d'au moins un hémisphère soient occupées par des masses continentales qui empêchent les eaux chaudes de « monter » à ces hautes latitudes. C'est ce qui s'est passé pendant les périodes glaciaires des trois derniers millions d'années qui ont recouvert le nord de l'Eurasie et de l'Amérique du Nord de gigantesques calottes glaciaires : depuis un très long moment, le relativement petit océan Arctique était et est toujours entouré presque complètement par l'Eurasie et l'Amérique du Nord. Autre exemple : pendant l'Ordovicien (de -500 à -435 millions d'années), l'Afrique était centrée sur le pôle Sud et occupée par une énorme calotte glaciaire comme l'est l'Antarctique depuis une vingtaine de millions d'années.

Les variations climatiques sont bien autre chose que des hausses et des baisses des températures. Elle

font monter et descendre le niveau de l'océan mondial (par rapport au niveau actuel, de + 6 mètres il y a 120 000 ans, de -100 à -120 mètres vers -18 000 ans), modifient profondément les couvertures végétales et la couverture neigeuse de la planète (changeant ainsi l'albédo, c'est-à-dire la réflexion ou l'absorption de la lumière solaire reçue par la Terre), ce qui bouleverse les circulations océaniques et atmosphériques, le régime des vents et des pluies, donc le tracé et le débit des fleuves et rivières continentaux et donc le rythme de la sédimentation, océanique notamment...

Il y a aussi la teneur de l'atmosphère en gaz à effet de serre (2) — en tout premier lieu le gaz carbonique (CO2) et le méthane (CH4) — dont les variations ont fidèlement suivi celles de la température au cours des 150 derniers milliers d'années. On le sait avec certitude depuis l'étude de carottes de glace prélevées en Antarctique par les Soviétiques et analysées au laboratoire de glaciologie et de géophysique de l'environnement du CNRS (Grenoble) et au laboratoire de géochimie isotopique du CEA-CNRS (Saclay). Plus il faisait chaud, plus l'atmosphère était riche en CO2 et en CH4 et inver-

sement et, bien évidemment, ces variations très anciennes avaient des causes naturelles.

Le méthane, qui est produit par des fermentations anaérobies, est détruit par des réactions photochimiques qui semblent être moins actives en climat froid. Le gaz carbonique, lui, a une origine marine puis que l'océan en est le très grand réservoir. Certes, on ne comprend pas toujours très bien comment, pendant les périodes froides, l'océan peut absorber le surplus de gaz carbonique venu de l'appauvrissement de l'atmosphère. Mais il le fait à coup sûr.

Des teneurs infimes

Les teneurs de l'atmosphère en CH4 et CO2 sont infimes. Pour le gaz carbonique, elles étaient d'environ 190 ppm (parties par million) en période froide, approximativement de 280 ppm en interglaciaire. Pour le méthane, elles descendaient à 0,35 ppm en période froide et montaient à 0,7 ppm en interglaciaire. Or depuis le début de l'ère industrielle (vers 1850), elles augmentent régulièrement, et beaucoup plus vite qu'elles ne l'ont fait pendant les réchauffements du passé. Elles atteignent déjà des taux très supérieurs à ceux qui sont dus aux seuls effets naturels. On en est actuellement à 350 ppm de CO2 et à 1,7 ppm de CH4. Or l'utilisation des combustibles fossiles, principale source du CO2 atmosphérique, ne cesse de croître. Tout comme les surfaces des rizières ou le nombre des bovins, producteurs majeurs du CH4, ne cessent d'augmenter.

En outre l'activité humaine rejette dans l'atmosphère des quantités croissantes d'autres gaz à effet de serre : tels l'oxyde nitreux (venant de la décomposition des nitrates) et les fréons (les fameux CFC). Enfin, il ne faut pas oublier que la capacité d'absorption des infrarouges varie selon les gaz : par rapport à celle du gaz carbonique, celle du méthane est 21 fois supérieure, celle de l'oxyde nitreux 206 fois supérieure et celle des fréons plus de 10 000 fois supérieure... même si le CO2 est le gaz à effet de serre de beaucoup le plus abondant.

L'augmentation des teneurs de

l'atmosphère en gaz à effet de serre permet donc de penser qu'un réchauffement global du climat se produira. Mais on ne peut dire quand surviendra ce réchauffement, ni si celui-ci a commencé, ni surtout quelles en seront les particularités régionales. Il faut d'autant plus de méfier du réchauffement à venir que des études menées un peu partout dans le monde ont montré, sans doute possible, que le réchauffement qui a mis fin à la dernière période glaciaire (entre 11 000 et 8000 avant Jésus-Christ approximativement) n'a pas été régulier et que certains de ses épisodes ont été très brutaux. De 11 000 à 10 000 avant notre ère, les côtes européennes se sont réchauffées de plus de 10° C en moins de quatre siècles (3). Vers 10 500 avant Jésus-Christ, le niveau général des mers a monté de quatre centimètres par an pendant quelques siècles. Certes, ces modifications brutales ont été précédées et suivies de variations plus douces et plus lentes. Mais elles sont des indicateurs inquiétants des brusques caprices de la nature que l'on ne peut se permettre d'ignorer.

(1) André Berger vient de publier *Le climat de la Terre, un passé pour quel avenir ?* (préface de Pierre Morel); édité par De Boeck Université, 203, avenue Louise, B 1050 Bruxelles; distribué par Accés, Fond Jean-Paques 4, B 1348 Louvain-la-Neuve. On y trouve une quantité extraordinaire d'informations sur les variations climatiques.

(2) La Terre, qui absorbe en moyenne plus de 50 % du rayonnement solaire, réémet une bonne proportion de celui-ci sous forme d'infrarouges. Une partie de ces infrarouges, qui montent dans l'atmosphère, y sont absorbés par certains gaz (gaz carbonique, méthane, oxyde nitreux, fréons), et celle-ci est donc réchauffée. Sans effet de serre, la température moyenne de la Terre serait de -18° C, alors qu'elle est de +15° C. Un phénomène semblable se produit dans les serres dont les parois de verre ou de plastique emprisonnent les infrarouges réémis par le sol des serres.

(3) Ces détails sont tirés de l'article de Jean-Claude Duplessy publié dans le numéro spécial de *La recherche* consacré à « L'effet de serre » (mai 1992).

INTERFACE

LA REVUE
DE LA
RECHERCHE

— DANS NOTRE NUMÉRO DE MAI-JUIN —

MONTREAL, VILLE SCIENTIFIQUE ?

Un regard sur nos forces et nos faiblesses...

... et d'autres textes sur une machine à remonter le temps, les moules zébrées, le cerveau et la musique, l'habitation à Montréal, etc.

INTERFACE, une revue multidisciplinaire bimestrielle consacrée à l'actualité et à la recherche scientifique, est publiée par l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (Acfas).

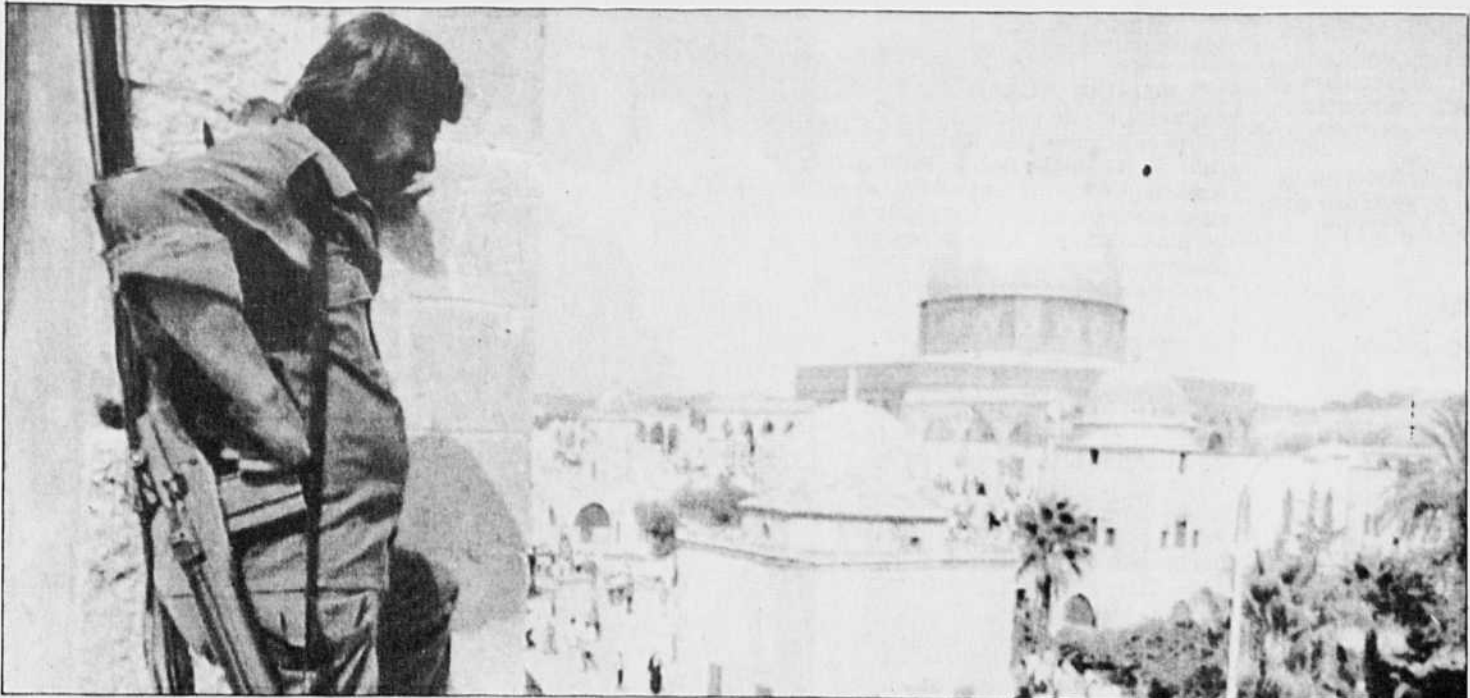
5,00 \$/numéro

disponible en kiosque ou à l'Acfas



425, De la Gauchetière Est
Montréal (Québec)
H2L 2M7
Tél.: (514) 849-0045
Téléc.: (514) 849-5558

DES IDÉES, DES EVENEMENTS



Dans le vieux Jérusalem, un soldat israélien tient à l'oeil les musulmans qui reviennent de la prière.

PHOTO AP

Israël, entre le kaki et le noir

Paul Warren

Professeur de cinéma, Université Laval

À JÉRUSALEM, l'uniforme est roi : celui du soldat et celui du religieux rabbinique. Je ne crois pas que l'on puisse trouver dans aucune autre ville une cohabitation aussi prégnante et harmonieuse entre le kaki de l'armée israélienne et le noir de la religion hébraïque, entre la mitraillette en bandoulière et le chapeau rituel.

C'est que, dans la Jérusalem unifiée, le fusil et la torah sont les deux faces d'une même réalité : la foi hébraïque est la seule justification que peuvent se donner les Juifs pour occuper la terre palestinienne, et pour que cette occupation se maintienne il y faut brandir les armes.

Le mur des Lamentations nous donne de ce phénomène une image incontournable : face au mur du second temple, des hommes barbus, des rouleaux de cheveux frissant sur les tempes, vêtus et coiffés de noir, récitent des versets du pentateuque en se balançant d'avant en arrière ou en appuyant leur front sur la pierre; trois cents mètres plus loin, au sommet de l'escalier qui donne sur le mur occidental, des soldats israéliens, mitraillette à la main et revolver à la hanche, surveillent.

Entre le mur des orants et l'escalier des surveillants en arme, du côté sud, sur une élévation de pierre, flambent six torches en souvenir éternel des 6 millions de Juifs assassinés dans les camps nazis.

En surplomb de ce système hégémonique militaro-religieux, comme pour en compléter la problématique en corsant la symbolique, les muezzins font « sourater » les versets du Coran et les cloches des églises font résonner leur présence.

La distance obligatoire

S'il est nécessaire, pour que l'État hébreux survive, que se créent des liens intangibles entre les manifestations religieuses et la présence militaire (le mur des lamentations en est une preuve, mais la communauté des ultra-orthodoxes de Mea She'arim en est une autre qui perpétue les traditionnelles vertus juives

À Jérusalem, deux présences obsédantes : celle de l'armée et celle des habits religieux.

sous la protection de l'armée), il est également nécessaire que, à l'inverse et de manière également radicale, se creuse, physiquement et formellement, le fossé entre les Juifs et les Arabes.

Entre le quartier arabe et le quartier juif, la différence est frappante. Et elle n'est pas due seulement à l'écart normal entre l'ancien et le nouveau. C'est une différence antinomique et idéologique, presque raciale.

Le quartier juif est situé sur une hauteur, au-dessus du quartier arabe. Il est aussi silencieux et sobre que l'autre est bruyant et hétéroclite. Ses rues commerçantes aux devantures élégantes et stylisées contredisent le bric-à-brac du bazar arabe.

L'Université hébraïque est une forteresse en retrait de la ville. Construite au sommet du mont Scopus, elle est difficile d'accès. On ne peut y pénétrer qu'en voiture ou en autobus, après s'être identifié et au terme d'une randonnée en spirale dans ses sous-sols.

Une fois sur le campus, c'est l'émerveillement : des jardins où jaspent les oiseaux et murmurent les ruisselets d'eau entre les roches disposées en gradins; des pavillons princiers en pierre bléuette de Jérusalem où se lient, sous l'alphabet hébraïque, les seuls mots en lettres universelles de tout le campus, les noms de Rockefeller, Bronfman, Rothberg, Sinatra (Frank), Goldsmith, Meyerhoff, Reagan (Nancy), Pollack, Goldmann, Bloomfield, Zalman... parmi la centaine de donateurs multimillionnaires.

Dans ces pavillons ultramodernes et hyperprotégés, se préparent à former la future élite israélienne 18 000 étudiants dont la langue d'enseignement et de communication est l'hébreux et qui s'excluent, par la force des choses, du Jérusalem arabe, même si 8 % d'entre eux sont de religion musulmane ou chrétienne. « Je n'ai pas d'ami arabe », m'ont répondu tous ceux que j'ai questionnés.

Une distance qui grandit à l'infini

À Jérusalem où les Juifs sont acculés à vivre à côté des Arabes, il faut bien trouver des moyens, vestimentaires, symboliques, topographiques, pour que le clivage s'opérant le voisinage soit évité. En dehors de Jérusalem, ces moyens-là ne sont plus de mise. C'est l'espace qui fait toute la différence. On s'acharne alors à le transformer, à le démarquer de sa vieille image bédouine et désertique en le marquant de champs verdoyants dans la plaine et de millions d'eucalyptus dans les élévations de terrain.

Quand on rencontre sur sa route des lieux qui résistent à la métamorphose, au « miracle israélien », des lieux trop en-dessous du niveau de la mer ou trop élevés dans le désert, ou bien l'on construit des hôtels cinq étoiles sur les bords de la mer Morte pour y vendre comme panacée aux touristes en mal d'exotisme sa boue et son huile sulfureuses, ou bien l'on fait grimper au sommet de la montagne-forteresse de Masada les jeunes soldats israéliens pour que, à cet endroit sacré où 1000 de leurs ancêtres se sont suicidés pour ne pas tomber aux mains des Romains, ils prêtent leur serment d'allégeance en jurant : « Masada ne tombera plus jamais ! »

Plus loin, en territoire occupé — appelé « territoire contesté » dans le très propagandiste *Grand Guide d'Israël* publié chez Gallimard —, on s'occupe, de manière directement proportionnelle, à rabattre à l'horizontale la distance verticale et vertigineuse entre soi-même et les Arabes : on implante par vagues successives des colonies juives, venant de partout, autant de Russie que de l'Éthiopie et du Yémen pour hébraïser au plus vite la Palestine et repousser le plus loin possible de soi le visage arabe.

Comment se surprendre, dès lors, si Israël en est arrivé à reculer dangereusement en-deçà de la loi hébraïque du talion ? Pour un maniaque palestinien qui poignarde une adolescente juive, des milliers de voix qui hurlent « Mort aux Arabes ! » et une escadrille d'avions chasseurs qui font sauter des morceaux de villages palestiniens.

Le Canada anglais doit se séparer du Québec 2— Bon voyage, et bonne chance !

Josée Legault Gary Caldwell

Mlle Legault est inscrite au doctorat en science politique à l'UQAM. M. Caldwell est chercheur indépendant.

FACE À L'IMBROGLIO présent et aux dangers inhérents à la ratification de la Constitution de 1982, à laquelle on tente désespérément d'adjoindre un *package deal* d'une complexité dangereuse, le pire scénario serait celui d'un référendum portant sur les « offres fédérales » actuelles.

Que ce référendum soit pan-canadien ou québécois ne changera rien à l'impossibilité dans laquelle se trouveront les citoyens de bien saisir les enjeux et le contenu de ces « offres ». Dans un tel contexte, la crainte d'une propagande fédéraliste trop abondante et démagogique passe vraiment à côté de la question !

Recommencer à zéro une fois de plus

La vraie question est : que ferons-nous,

Il faut demander au Canada anglais s'il est prêt, oui ou non, à abandonner la Charte de 1982.

dans l'éventualité où ces offres étaient rejetées au Québec ? Devrons-nous recommencer, encore une fois, à zéro. Bélanger-Campeau, *Here we go again*... Et pis encore, que ferons-nous si elles sont acceptées, suite à l'intention de Mulroney de faire appel à la population au-dessus de la tête de certains premiers-ministres récalcitrants ? ? ?

Ce qui nous amène au pire mensonge que nos leaders nous racontent, lorsqu'ils tentent de faire croire aux Québécois et aux Canadiens qu'un choix quelconque de leur part, ou du moins parmi ceux que l'on nous soumettra, mettrait fin à la crise constitutionnelle.

Bien au contraire : l'acceptation d'offres du type de celles qui se concoctent ouvrirait la voie à des années de boublier juridique et à une instabilité politique corollaire intenable. L'intention évidente de Robert Bourassa de vivre avec le statu quo (i.e. 1982) ne ferait que remettre les négociations à plus tard tout en continuant de soumettre l'Assemblée nationale à la suprématie de la Constitution et de la Charte de 1982; et la sécession du Québec nécessiterait une période de transition importante et nous exposerait au ressentiment d'un Canada anglais de plus en plus agressif.

L'impasse constitutionnelle actuelle découle de l'abandon par le gouvernement fédéral et les provinces anglaises de la Constitution d'avant 1982, de l'érosion de la souveraineté de l'Assemblée nationale sans le consentement de celle-ci, de l'erreur commise par les gouvernements de René Lévesque et de Robert Bourassa en acceptant la suprématie de la nouvelle constitution canadienne, et de l'entêtement de ce dernier à négocier la ratification de 1982 pour un plat

de lentilles de plus en plus dégariné. Mais les coupables ultimes demeurent Pierre Trudeau et ces premiers-ministres canadiens-anglais, qui ont posé, en 1982, un geste anti-constitutionnel, lequel aurait irrémédiablement marqué la fin du Canada, n'eût été l'erreur de Lévesque et de Bourassa.

En 1982, le Canada anglais et le gouvernement fédéral ont amorcé une lancée constitutionnelle et imposé une culture politique ne pouvant tout simplement pas s'accommoder de la « différence » québécoise. Cette exclusion, bien plus lourde de conséquences que l'échec de Meech, appelle certaines conclusions requérant de nos dirigeants un grand courage et une forte dose de lucidité.

En effet, Robert Bourassa, s'il faisait une lecture correcte et courageuse de la situation, devrait dire au Canada anglais et au gouvernement fédéral que s'ils persistent à ne pas vouloir renier la rupture constitutionnelle et politique de 1982 — dont la Charte constitue l'outil principal —, alors qu'ils en assument les conséquences en se séparant du Québec.

Poser la bonne question aux Canadiens anglais

C'est donc aux Canadiens anglais que la question de l'indépendance ou de la sécession doit être posée dans le cadre d'un référendum tenu dans leurs provinces. La question pourrait être la suivante :

« Acceptez-vous d'abandonner la Constitution et la Charte canadiennes de 1982 pour garder le Québec dans la fédération canadienne ? »

Dans l'éventualité où la réponse serait positive, le Québec, le gouvernement fédéral et le Canada anglais se retrouveraient de nouveau sous la gouverne de l'AANB de 1867, ce qui, toutes choses étant égales, replacerait l'horloge canadienne à l'heure juste, marquerait le retour de la légitimité et du respect de la constitution, et rendrait sa souveraineté à l'Assemblée nationale.

Une fois délivrées de l'épée de Damoclès de l'anticonstitutionnalité, les parties intéressées à négocier de nouveaux arrangements à l'intérieur du Canada pourraient le faire à leur rythme et sans mobiliser le pays entier, en plein respect des règles du jeu de notre tradition parlementaire. En d'autres mots, le cirque constitutionnel démontrerait enfin sa tente !

Mais dans l'éventualité où la réponse serait négative, et où le Canada anglais choisirait d'enterrer la révolution de 1982 et d'abandonner les règles de 1867, le Québec étudierait avec attention la demande de sécession du Canada anglais, qu'il se verrait alors obligé de nous soumettre. Et ce serait au Canada anglais d'entreprendre les démarches nécessaires à l'accession au statut d'État successeur. Bon prince, le Québec pourrait même aller jusqu'à reconnaître l'intégrité territoriale du Canada anglais...

Ce jour-là, à nos amis du Canada, nous dirons sans ressentiment : bon voyage et bonne chance ! Et nous leur laisserons, en guise de cadeau d'adieu, Jean Chrétien, Pierre Trudeau et André Ouellet, les architectes de 1982, les véritables pères fondateurs de leur nouvel État !

L'assistance canadienne au Rwanda, une honte

Pendant près de deux ans, Ottawa a aidé un pays en guerre

Jean Kamanzi

Président de l'Association des Canadiens d'origine rwandaise

DEPUIS le 1er octobre 1990, le Rwanda, petit pays d'Afrique centrale, est secoué par une guerre fratricide qui oppose les forces du Front patriotique rwandais (FPR) et les forces gouvernementales du général-président Juvénal Habyarimana.

(Les accords conclus avant-hier à Paris entre le Front patriotique et le gouvernement de Kigali permettent d'espérer des lendemains meilleurs; encore reste-t-il à voir comment cet accord préliminaire se traduira en actes...)

Cette guerre est presque passée inaperçue dans les grands médias du Québec. Cela est d'autant plus incompréhensible quand on sait que près de 300 de nos compatriotes travaillent dans ce pays comme coopérants sur des projets financés par l'agence canadienne de développement international (ACDI).

Ce pays étant francophone, tous ces projets sont exécutés et gérés par des Québécois. D'ailleurs le révérend père George-Henri Lévesque, fondateur de la faculté des sciences sociales à l'Université Laval, est aussi le fondateur de l'Université nationale du Rwanda, mise sur pied en 1963.

Lorsque la guerre éclata, tous les Québécois furent rapatriés, avant d'être renvoyés furtivement au Rwanda dans le plus grand secret. Leur retour dans ce pays s'est fait malgré les mises en garde de l'Association des canadiens d'origine rwandaise (ACOR) qui estimait qu'il fallait s'arrêter et faire un bilan critique de l'aide canadienne à ce pays.

Hélas ! le gouvernement canadien a préféré écouter le discours du régime au pouvoir à Kigali qui s'engageait à des réformes de façade, tout en continuant à bénéficier de l'aide canadienne.

Depuis, le Rwanda a multiplié par dix son armée qui est passée de 5000 à 50 000 hommes.

Il a procédé à des achats massifs d'armes en Afrique du Sud et la prolifération des armes dans le pays est maintenant hors de contrôle.

Une politique fondée sur l'ignorance

On peut se demander comment la décision politique d'accorder des fonds à un régime militaire en guerre contre son peuple a pu être prise par Ottawa. Force est de constater, hélas, qu'il y a des questions qu'on préfère ne pas se poser, ou bien alors auxquelles on a déjà des réponses toutes faites par ignorance ou par paresse intellectuelle !

Il y a la guerre au Rwanda ? C'est une guerre tribale comme il y en a des milliers en Afrique ! Ce pays n'est-il pas caractérisé par des rivalités séculaires et antagonismes ethniques entre Hutu et Tutsi ? Voilà une réponse toute faite, simplificatrice et dichotomique de la réalité du Rwanda.

Depuis quand parle-t-on d'« ethnies » ou de « races », pour des gens qui ont une longue histoire commune et qui partagent la même langue et la même culture ? Parle-t-on de race ou d'ethnie pour les gens du Saguenay-Lac-Saint-Jean, parce que le taux de consanguinité y est plus élevé qu'ailleurs au Québec ?

Une analyse sérieuse de la situation prouve que l'explication de cette guerre est ailleurs. Nous avons au Rwanda un régime de parti unique et le même général à la tête du pays depuis 19 ans, toujours réélu à 98,9 %. Un régime qui a institutionnalisé le racisme et le régionalisme : tout Rwandais est porteur d'une carte d'identité où sont mentionnées son « ethnie » et sa région de naissance.

Ces deux facteurs sont déterminants pour le devenir de tout enfant rwandais, selon qu'il est né de la « bonne ethnie » (Hutu) et de la « bonne région » (le Nord), la région du général et de tous les grands officiers de l'armée rwandaise. Armée à 100 % Hutu, bien entendu !

Ce régime a refusé à plus d'un million de réfugiés rwandais le droit de retourner dans

leur pays. Ces réfugiés vivent dans des conditions précaires, certains depuis 1959. Conséquence de toutes ces exclusions, un mouvement est né, celui du FPR, qui a rassemblé les victimes de ce régime. Devant le refus de toute solution négociée, le FPR est passé à la lutte armée.

C'est ainsi qu'éclata la guerre du 1er octobre 1990. Plutôt que d'imposer la négociation, les bailleurs de fonds occidentaux ont préféré la fuite en avant et la politique du court terme en misant sur la capacité du général Habyarimana à ramener l'ordre.

Pour ce faire, ils lui accordèrent tout leur soutien financier, diplomatique et militaire dans sa lutte contre les forces du Front patriotique rwandais. Comment expliquer alors que malgré le soutien inconditionnel de ses mentors, le régime du général a été non seulement incapable de ramener l'ordre, mais est en train de perdre la guerre et le pouvoir ?

Trois erreurs de perspective

L'erreur d'analyse des stratégies de ces pays réside en trois points précis :

- La première erreur consiste à avoir pris pour parole d'Évangile le discours désuet du régime de Kigali, qui traite tout opposant de « féodal-monarchiste », comme si la féodalité était codée génétiquement chez les Rwandais !

- L'opposition du FPR à la dictature du régime Habyarimana a été relayée par l'opposition interne de partis démocratiques qu'on ne peut nullement soupçonner de « monarchisme ». Ceci a balayé du même coup la stratégie du régime qui visait à discréditer le FRP, présenté comme nostalgique et revanchard.

- La deuxième erreur d'analyse consiste à confondre la légitimité démocratique avec une légitimité « ethnique ». Au Rwanda, depuis l'indépendance, les régimes successifs avaient besoin des divisions « ethniques » héritées du colonisateur belge pour se légitimer et se renforcer.

La lutte de classes que constituait la remise en cause du système féodal, ils l'ont récupérée pour la transformer en lutte de « tribus », Hutus contre Tutsis, confisquant ainsi les aspira-

tions légitimes du peuple rwandais à de véritables changements. Face à cette situation, le discours du FPR est plus cohérent et plus démocratique, car il dénonce cette imposture en prônant le dépassement des conflits « ethniques ».

Que la majorité des officiers de l'armée du FPR soit du groupe Tutsi, ceci est un concours de circonstances. La réalité est que le FPR, ainsi que ses cadres, sont « multiethniques » et qu'il veut s'allier la population rwandaise sur des idées et un projet social rassembleurs.

- Enfin, la dernière erreur fut la mauvaise évaluation de la force réelle du FPR. Au ministère des Relations extérieures à Ottawa, le FPR était considéré comme un mouvement d'« éléments dissidents qui poursuivent des activités violentes ».

Aujourd'hui, à l'heure de l'accord de Paris, on parle de la nécessité urgente de poursuivre le « processus de paix » : deux ans en retard et deux ans de trop pour le peuple rwandais ! Il a fallu l'intervention des armées zaïroise, belge et française pour arrêter l'avance des troupes du Front patriotique !

Croire que l'armée rwandaise pouvait, si bien équipée soit-elle, vaincre une armée aguerrie dont les troupes de choc ont combattu six ans dans les forces de l'armée de résistance nationale ougandaise, relevait plus de vœux pieux que d'une analyse sérieuse de la situation.

La solution aurait pourtant été simple. En partant du principe selon lequel « qui donne ordonne », les bailleurs de fonds occidentaux auraient pu obliger les belligérants à mettre en application les accords de cessez-le-feu signés à Gbadolité, au Zaïre. Une fois le cessez-le-feu en place, on aurait entrepris des négociations dans lesquelles le Canada aurait pu jouer un rôle déterminant.

En effet, par ses liens privilégiés avec le régime du général Habyarimana et grâce à l'importante antenne du FPR au Canada, notre pays aurait pu, sans conteste, contribuer de façon décisive à la recherche d'une solution négociée à cette guerre toujours en cours.

Malheureusement le Canada a brillé par son manque de politique autonome, préférant s'en remettre à celle définie par Paris, dont les intérêts en Afrique, définis dans le cadre

d'une politique néocoloniale, sont contraires à ceux du Canada qui n'a ni passé colonial ni ambition hégémonique planétaire.

Des dictatures tribales à façade démocratique

Après les indépendances, les nouveaux leaders africains ont imposé des dictatures de parti unique et dénié la démocratie à leurs peuples en invoquant la menace du tribalisme. Profitant habilement de la rivalité Est-Ouest, ils sont même parvenus à faire accepter comme très démocratiques certaines dictatures de majorités tribales !

Une nouvelle génération de leaders africains qui remet en cause cette donne est en train de voir le jour en Afrique. Le dilemme est tragique. Quand ils se tournent vers les pays développés pour chercher l'aide dont ils ont besoin, les démocrates africains retrouvent comme interlocuteurs les mêmes personnages qui ont contribué à maintenir en place ces dictatures.

L'Afrique est à la croisée des chemins et la dérive de ce continent se poursuivra tant et aussi longtemps qu'on ne se sera pas posé les vraies questions. Après les indépendances, le colonialisme a été remplacé par le néo-colonialisme. Des colons blancs ont été remplacés par des colons noirs avec la bénédiction et le soutien des premiers.

La décolonisation aurait dû offrir aux populations africaines la possibilité de renégocier leur identité et d'en finir avec les stéréotypes des colonisateurs. Ce passage obligé a été hélas escamoté et les résultats catastrophiques de l'Afrique dans tous les domaines nous obligent à reconnaître qu'avant même de parler de démocratie, c'est plus de révolution culturelle dont ce continent a besoin.

À la lumière de l'exemple rwandais, force est de constater qu'on ne peut pas faire du neuf avec du vieux. Tant que cette nouvelle génération de jeunes leaders du Sud n'aura pas trouvé au Nord de nouveaux interlocuteurs, la démocratisation de l'Afrique ainsi que le Nouvel Ordre mondial dont tout le monde parle, resteront un exercice astucieux destiné à récupérer et à contrôler les aspirations profondes et légitimes des peuples du tiers monde.

L'équipe du DEVOIR LA RÉDACTION Journalistes : à l'Information générale : Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Louis-G. L'Heureux, Bernard Morier, Laurent Soumis, Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographies), à l'Information culturelle : Michel Bélair (directeur), Paule DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrowski, Odile Tremblay (Le Plaisir des livres), à l'Information économique : Robert Dutrisac, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte, à l'Information politique : Josée Boileau, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Jocelyne Richer (Information générale et parlementaire à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau (éditorialiste politique internationale et responsable de la page Idées et événements), aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Caroline Montpetit (enseignement primaire et secondaire), Isabelle Paré (enseignement supérieur), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations du travail), Clément Trudel (affaires juridiques), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commis), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Alarie (secrétaire à la rédaction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction) LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa) LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Caroline Bourgeois, Brigitte Cloutier, Francine Gingras, Johanne Guibéau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise Major, Nathalie

Thabet (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (magasinetistes), Johanne Brunet (secrétaire), L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacas, Marie-France Légaré, Raymond Matte, Nathalie Parrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), Raymonde Guay (responsable du financement privé), LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbeil (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zuida, Rachel Leclerc-Venne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette, LES ANNONCES CLASSÉES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Françoise Blanc, Manon Blanchette, Dominique Charbonnier, Marlène Côté, Françoise Coulombe, France Grenier, Josée Lapointe, Sylvie Laporte, Pier-LE DEVOIR est publié par l'imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division de Imprimeries Québecor Inc., 612 ouest rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0858. Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3361. Abonnements : (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS : 003708) is published daily by L'imprimerie Populaire, Limitée, 211 rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. U.S. POSTMASTER: send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.